

CAHIERS D'ÉPISTÉMOLOGIE

Publication du *Groupe de Recherche en Épistémologie Comparée*
Directeur: Robert Nadeau
Département de philosophie, Université du Québec à Montréal

**La transsubjectivité et la rationalité cognitive dans la méthode
de la sociologie cognitive de Raymond Boudon**

Jean Robillard

Cahier n° 2002-02

287^e numéro

UQÀM

<http://www.philo.uqam.ca>

Cette publication, la deux cent quatre-vingt-septième de la série, a été rendue possible grâce à la contribution financière du *Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche* du Québec ainsi que du *Programme d'Aide à la Recherche et à la Création* de l'UQAM.

Aucune partie de cette publication ne peut être conservée dans un système de recherche documentaire, traduite ou reproduite sous quelque forme que ce soit - imprimé, procédé photomécanique, microfilm, microfiche ou tout autre moyen - sans la permission écrite de l'éditeur. Tous droits réservés pour tous pays./ All rights reserved. No part of this publication covered by the copyrights hereon may be reproduced or used in any form or by any means - graphic, electronic or mechanical - without the prior written permission of the publisher.

**Dépôt légal – 1^e trimestre 2002
Bibliothèque Nationale du Québec
Bibliothèque Nationale du Canada
ISSN 0228-7080
ISBN: 2-89449-087-9**

© 2002 Jean Robillard

Ce cahier de recherche a été publié grâce à l'assistance éditoriale de Guillaume Rochefort-Maranda, étudiant au programme de maîtrise en philosophie à l'UQAM.

**La transsubjectivité et la rationalité cognitive dans la méthode
de la sociologie cognitive de Raymond Boudon**

Jean Robillard

Professeur en communications
TELUQ
Courriel: nomadis@mink.net

Introduction

L'œuvre du sociologue français Raymond Boudon propose une grande variété de thèmes épistémologiques et méthodologiques. En dresser la liste, même avec un souci d'exhaustivité, serait peu utile bien qu'elle indiquerait, peut-être et à la limite, l'étendue de l'horizon vers lequel se tourne le regard de ce grand sociologue; un horizon sur lequel se dressent de nombreuses figures rappelant que si la sociologie est bel et bien parvenue à un stade de développement qui l'autorise désormais « à porter fièrement le noble titre de science », elle n'est pas pour autant orpheline de la philosophie qui lui aura donné naissance : la sociologie et la philosophie, plus particulièrement l'épistémologie et la philosophie des sciences — sociales ou non —, entretiennent un dialogue non seulement utile à la première, mais nécessaire en ce que la seconde contribue à la tâche de clarifier et de préciser le sens et la portée des propositions de la sociologie concernant ses objets et ses méthodes d'analyse.

Or une préoccupation constante se remarque dans l'œuvre : préciser la nature des critères et des théories grâce auxquels la sociologie confortera ses positions épistémologiques, à partir du moment où, par exemple, Weber et Popper lui ont imposé des défis méthodologiques et théoriques qu'il lui faut désormais remporter. Ce qui ne veut aucunement dire que Popper ou que Weber ne doivent pas être critiqués, au contraire. La philosophie de R. Boudon n'est pas poppérienne, sa sociologie n'est pas weberienne.

Mais Popper et Weber ont ceci en commun qu'ils ont tous les deux défendu des thèses épistémologiques et méthodologiques inscrites dans la mouvance de l'individualisme méthodologique (IM). C'est le point de départ. Cela représente également le pivot central de l'évaluation des œuvres de sociologues qui, tels Durkheim ou Marx, n'ont pu faire autrement, selon R. Boudon, que d'appliquer la méthode individualiste à de nombreux endroits de leurs analyses, et ce, en dépit du fait que dans leurs œuvres plus doctrinales ils postulaient la supériorité du holisme sur l'IM en tant que critère méthodologique de la scientificité de la sociologie (ou de l'économie). Il y a chez R. Boudon une iconoclastie qui n'est pas sans lien avec son projet, presque ancien maintenant, de montrer rigoureusement de quoi sont faites les idées

fragiles ou fausses, le holisme proposant à cet égard un nombre parfois grand de thèses ayant toutes les apparences de la science et qui sont pour cela attrayantes, mais dont on retire néanmoins un fort sentiment d'insatisfaction.

Cet assez long commentaire introductif avait pour but de tracer un tableau ressemblant au plus près à l'horizon théorique boudonnien. Car les deux concepts qui feront maintenant l'objet de ce texte sont, évidemment, liés à ce programme (cf. Lakatos) enrichi depuis une trentaine d'années d'observations diverses et complexes; mais ils sont aussi comme la résultante de ces efforts de précision théorique engagés depuis les thèses wébériennes et poppériennes sur la méthode des sciences sociales.

Ces deux concepts sont ceux de « transsubjectivité » et de « rationalité cognitive ». Ils apparaissent formalisés tardivement dans l'œuvre de R. Boudon, et dans un contexte particulier : celui du projet singulier de constituer une *sociologie cognitive*, une sociologie dont l'objet non seulement n'est pas à proprement parler la connaissance (ce qui en ferait une sociologie de la connaissance, qui du reste existe également¹, on le sait, mais dont les résultats ont apporté plus de confusion qu'ils n'en ont éclaircis), mais surtout les mécanismes (sociaux) de la production et de la diffusion des croyances (qu'elles soient vraies ou non, scientifiques ou ordinaires) en tant que celles-ci peuvent être expliquées par le biais de la mise au jour des processus cognitifs qui les organisent — lesquels processus devront être spécifiés. Cette sociologie particulière a pour ambition, sur le plan épistémologique, de contribuer à la compréhension de phénomènes avec lesquels jusqu'à maintenant la sociologie a eu maille à partir : qu'est-ce qu'une croyance collective? Comment peut-on expliquer une croyance collective, c'est-à-dire comment en expliquer à la fois l'origine et l'efficace? Comment expliquer l'adhésion des sujets sociaux à des croyances fausses ou douteuses? Quels sont les instruments d'analyse les mieux adaptés à cette tâche? L'adhésion à une croyance collective conditionne-t-elle l'appartenance à un groupe social? Dans l'affirmative comme dans la négative, le concept de groupe social est-il dépendant de celui de croyance collective? Et en dernier lieu — question rarement posée par les sociologues à la sociologie — que signifie le concept de groupe social, voire de *société* en tant qu'ensemble de groupes sociaux, et à quoi correspond-il dans la réalité?

¹ On n'a qu'à se référer aux efforts de systématisation de R.K.Merton : *Social Theory and Social Structure*, New York : The Free Press, 1968.

Les concepts de transsubjectivité et de rationalité cognitive ont donc pour ambition de répondre en partie à de pareilles questions, celles-ci n'étant pas toutes relevées par R. Boudon. Or, pour comprendre la portée théorique et épistémologique de ces concepts, il faut au préalable 1) les situer par rapport aux principes de méthode adoptés par R. Boudon, et 2) les comparer à la théorie des modèles qu'il développe. Ce seront les objets des première et deuxième sections de cet article. On verra que le deuxième sujet est directement lié au premier, et ce, plus qu'il n'est habituel de le remarquer chez d'autres sociologues ou théoriciens des sciences sociales.

Nous verrons ensuite successivement comment s'articule chacun de ces concepts, quelle en est l'architecture propre à chacun, et quel est leur apport respectif pour ce qui concerne le projet d'une épistémologie cognitiviste de la sociologie. Le concept de transsubjectivité sera analysé à la troisième section, celui de rationalité cognitive le sera à la quatrième.

En conclusion, je voudrai évaluer la pertinence des liens entre ces deux concepts en ce qui a trait à leur portée empirique autant qu'à leur contribution à la théorie de la sociologie : je poserai la question de savoir en quoi une épistémologie cognitiviste pourra être déclarée légitime dans le contexte de l'épistémologie générale de la sociologie. Car c'est à une refonte ou à une révision majeure de cette dernière et, partant, des sciences sociales, que nous sommes conviés grâce à ces deux concepts².

1. Principes de méthode : l'individualisme méthodologique comme philosophie et comme critère de validité épistémologique

La question de la méthode sociologique intéresse R. Boudon depuis ses débuts dans la carrière. Ses prises de position, les justifications apportées depuis lors en faveur de l'IM se sont raffinées, mais elles ne vont pas uniquement dans le sens d'une affirmation doctrinaire des vertus de l'une

² Je m'appuierai sur les ouvrages suivants : BOUDON, Raymond, *La Logique du social. Introduction à l'analyse sociologique*, Paris : Hachette, 1979, coll. Pluriel; BOUDON, Raymond, *La place du désordre. Critique des théories du changement social*, Paris : Presses Universitaires de France, 1990 (1981) coll. Quadrige; BOUDON, Raymond, *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris : Seuil, 1992, coll. Points; BOUDON, Raymond, *L'art de se persuader des idées douteuses fragiles ou fausses*, Paris : Seuil, 1992 (1990) coll. Points; BOUDON, Raymond, *Le juste et le vrai. Études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*, Paris : Fayard, 1995; BOUDON, Raymond, BOUVIER, Alban, CHAZEL, François (sous la direction de), *Cognition et sciences sociales*, Paris : Presses Universitaires de France, 1997, coll. Sociologies; BOUDON, Raymond, « La « rationalité axiologique » : une notion essentielle pour l'analyse des phénomènes normatifs », in *Sociologie et Société, L'interdisciplinarité ordinaire. Le problème des disciplines en sciences sociales*, Vol. XXXI, numéro 1, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, printemps 1999, pp 103-118.

contre l'autre option méthodologique disponible sur le marché. Si le but a toujours été d'affirmer la supériorité de l'IM, c'est, dit-il, pour des raisons d'efficacité³. Discussions fort nombreuses qui, sur la base d'analyses fines des défenseurs aussi bien que des pourfendeurs de l'IM, s'érigent toutes sur des considérations qui dépassent le champ immédiat de la réflexion sur les seules questions de méthode. Sa défense et son illustration, pour reprendre un mot d'auteur célèbre, de l'efficacité de l'individualisme méthodologique, veulent en effet montrer qu'au-delà des idées toutes faites auxquelles cette conception de la méthode est souvent assimilée, l'IM demeure philosophiquement et épistémologiquement le moyen grâce auquel la sociologie peut se prémunir contre des glissements vers des applications moins rigoureuses de l'ensemble de ses principes de méthode : l'efficacité du postulat de l'IM sur l'atomicité du sujet social dans l'analyse sociologique doit alors être vu pour ce qu'il est, c'est-à-dire une norme visant la réelle *productivité* scientifique. En un mot, l'IM est, du point de vue praxéologique, ce qui permet, mais qui ne garantit nullement à lui seul, la scientificité de la sociologie et, *mutatis mutandis*, des sciences sociales.

Encore faut-il préciser ce que l'on entend par « sociologie », car de cette définition découleront un certain nombre de conséquences qui ne seront pas anodines, ni pour le travail du sociologue dans sa pratique, ni pour l'interprétation que l'on pourra faire de ce travail et de ses qualités.

La théorie de la sociologie (de R. Boudon)

Formulé lapidairement, l'objet de la sociologie est l'étude des actions. Considérant, dans nombre d'études des sociologues classiques auxquels R. Boudon se réfère, que le *concept* d'action est généralement d'une portée restreinte aux actions non logiques (Pareto) ou aux actions non voulues (telles qu'il en trouve l'expression chez Durkheim et Weber), ou encore aux actions logiques (l'*homo oeconomicus* des économistes), R. Boudon voit dans ce concept l'élément central à partir duquel s'interpréteront les nombreux thèmes d'études proposés par les sociologues. Central, certes, mais complexe : le concept d'action fait de la sociologie la science de l'analyse des actions socialement observables, mais ceci en fonction de paramètres qui vont

³ « Le postulat de l'*individualisme méthodologique* [soit : « (...) considérer les *individus* ou acteurs individuels inclus dans un système d'interaction comme les atomes logiques [de] l'analyse » (p.82)] n'a, comme tout principe de méthode, d'autre fondement que son efficacité. » *La logique du social, op. cit.*, p.83. (Les italiques sont de R.B.)

faire en sorte de circonscrire l'aire d'exercice d'une action observée, d'une part, autant que le champ d'expérimentation du sociologue⁴, d'autre part.

Ainsi, une action socialement observable ne peut l'être qu'à partir du moment où, en premier lieu, l'action est inscrite dans un contexte particulier : une action est analysable en tant qu'elle participe d'un système d'interaction décrivant un phénomène social observable. Mais l'action, en tant que telle, n'est pas *directement* observable. Le système d'interaction non plus à cet égard. Mais ce dernier est *explicable* dans la mesure où, peu importe les faits qui lui sont associés, il comportera une structure particulière et que cette structure est analysable en termes de relations entre les éléments la composant. La sociologie peut donc dès lors investir une réalité particulière, la réalité sociale d'un système d'interaction : un tel système, peu importe lequel et peu importe de quoi il se compose, se définit comme le *contexte d'émergence* des phénomènes sociaux. Or, en tant que le système d'interaction fournit les conditions à l'émergence d'un phénomène social quelconque, ce contexte aura sur les composantes de ce système un effet contraignant. Se profile ici l'ombre de Durkheim, bien sûr. Mais R. Boudon analyse la notion durkheimienne de contrainte sociale d'un point de vue original. En effet, il n'y voit aucunement une sorte de force occulte qui agirait à l'encontre des capacités intellectuelles des individus à influencer leurs comportements individuels agrégés ou non⁵, contrairement à un sociologisme primaire qu'il critique implicitement, mais plutôt la résultante des relations que les paramètres qui décrivent un système particulier d'interaction entretiennent avec les comportements individuels. R. Boudon discerne ainsi une fonction particulière de l'analyse sociologique : l'établissement des liens de causalité entre, d'une part, une structure paramétrée d'un système d'interaction et, d'autre part, un comportement individuel repérable en vertu de ces paramètres et des cadres qu'ils fournissent en vue de la réalisation du comportement en question. La relation de causalité permet alors d'interpréter que le comportement de l'acteur social en contexte poursuit une fin particulière, et, pour cette raison, la notion d'action est dans sa définition même relative aux fins poursuivies *et* à l'autonomie de l'acteur.

Bien sûr, on aboutit ainsi à la mise en évidence d'une relation de cause à effet entre les propriétés du système d'interaction (et leur changement) et le comportement des acteurs. Mais cette relation est loin d'être incompatible avec le postulat de l'autonomie de l'acteur

⁴ Le concept d'action retenu par R. Boudon n'est pas purement weberien même s'il en retient la thèse interactionniste.

⁵ Cette dernière proposition anticipe sur ma discussion à propos de la version boudonnienne de l'IM. J'y viens immédiatement après.

social. Au contraire, la relation de causalité ne peut être rendue intelligible que si le comportement du sujet social est interprété comme une *action*, et plus précisément, comme un mouvement entrepris pour réaliser certaines fins. En d'autres termes, la relation de causalité qu'on observe entre les paramètres du système d'interaction et le comportement des acteurs n'est intelligible que si on en fait la résultante du comportement *téléologique* d'acteurs dotés d'autonomie⁶.

Mais cette théorie de l'action peut encore être davantage spécifiée, car le caractère téléologique de celle-ci, ou des comportements qu'elle vise à élucider, soulève un problème particulier qui est pour sa part lié à la détermination des motifs individuels : peut-on en effet inclure cette définition de l'action dans une théorie générale de la sociologie sans tenir compte de ce que les philosophes appellent l'intentionnalité de l'action? Où situer cette dimension des motifs, des intentions, des volitions, etc., au sein d'une définition contextualiste de l'action sociale des individus? Autrement posées, ces questions peuvent se ramener à la forme suivante : est-ce que l'autonomie postulée des acteurs sociaux est une condition suffisante à la compréhension de leurs comportements au sein d'un système d'interaction qui, à son tour, fournit les conditions qui permettront, sur la base de leurs croyances ou autrement, à ces mêmes acteurs de *décider* des fins qu'ils poursuivent, et ces fins doivent-elles être identiques pour qu'émerge un phénomène social interprétable sous l'angle de l'action individuelle?

Une telle question est loin d'être banale. Car sur elle repose un vaste débat en sociologie : quels sont les liens entre le statut collectif d'un phénomène social et le statut individuel des décisions motivant une action par ailleurs identifiable à une collectivité d'individus en tant que caractéristique les réunissant (pour les seuls besoins de l'analyse ou non⁷)?

La réponse de R. Boudon se sera affinée avec le temps. L'analyse qu'il proposera de ce problème l'entraînera à spécifier davantage l'objet que ces premières remarques tentent de réfléchir jusqu'à développer les thèses épistémologiques au fondement desquelles se trouve le projet d'une sociologie cognitive. Mais n'anticipons pas.

⁶ *La logique du social, op. cit.*, pp. 50-51. (Les italiques sont de R.B.)

⁷ Ce qui pose par ailleurs la question de savoir comment caractériser *ontologiquement* un groupe social. À ce sujet, v. GILBERT, Margaret, *On social facts*, Princeton : Princeton University Press, 1992. Par ailleurs, et conformément à l'approche systémiste à laquelle souscrit évidemment R. Boudon, la société pourra être caractérisée comme un système composé de sous-systèmes d'interaction : « En réalité, les sociétés doivent être considérées comme des enchevêtrements complexes de systèmes d'interaction. » *La logique du social, op. cit.*, p. 113.

La théorie de l'action doit cependant être complétée par au moins deux propositions complémentaires, que R. Boudon énonce déjà dans *La logique du social*. La première de celles-ci pose justement que « [l']atome logique de l'analyse sociologique est donc l'acteur individuel » (p. 52). Cette proposition était déjà incluse implicitement dans la définition contextualiste de l'action mais elle le précise. La deuxième de ces propositions complémentaires est davantage normative, dans la mesure où elle établit que la complexité de l'action envisagée par la sociologie dépasse l'opposition parétienne entre action logique et action non logique, autant qu'elle ne se réduit pas à l'action vue par les économistes comme se réduisant à une sorte de choix entre deux options, ce qui fait que « la sociologie doit, dans de nombreux cas, utiliser des schémas d'analyse de l'action individuelle plus complexes que ceux qu'utilisent pas exemple les économistes » (*op. cit.*, p. 52). Or, ces conditions à elles seules ne peuvent garantir que l'analyse sociologique pourra expliquer quoi que ce soit : la relation entre les actions individuelles et les conditions d'émergence du phénomène qu'elles traduisent demeure encore pour l'instant postulée. Et ce, en dépit de la définition de l'explication sociologique que voici :

Soit un phénomène Y (qui peut [...] se présenter sous la forme d'une corrélation statistique, mais n'a pas nécessairement cette forme). Pour *expliquer* ce phénomène, il faut pouvoir en faire la conséquence des *actions* effectuées par les agents du système considéré. Quant à la description de la logique individuelle, elle doit satisfaire à un double critère : d'abord, il faut que cette logique soit *compréhensible* au sens de Weber (*Verstehen*). Ainsi, on *comprend* qu'une famille de niveau modeste soit plus hésitante à prendre des risques. Je comprends cette relation au sens où je n'ai aucune peine à concevoir que, dans une situation analogue, j'éprouverais sans doute les mêmes hésitations. En second lieu, il faut évidemment que la logique dont on postule l'existence n'aboutisse pas à des conséquences contradictoires avec les données observables⁸.

Cette citation est intéressante à plus d'un point de vue. En premier lieu, on y voit l'affirmation de l'approche compréhensiviste weberienne. Or, cela signifie que l'analyse sociologique ne peut souscrire aux préceptes ni du positivisme — au sens comptien comme au sens viennois du terme —, ni à ceux du subjectivisme : le travail du sociologue consistera donc à procéder à une *reconstruction* de la logique des *actions interprétées sous l'angle contextualiste* et non uniquement sous celui des *faits indépendants des actions individuelles*. Deuxièmement, ceci se remarque particulièrement dans l'injonction lancée en fin de la précédente citation en faveur de la concordance de l'analyse avec les données observables — lesquelles sont, par rapport aux faits, est-il utile de le rappeler, des constructions, comme c'est éminemment le cas lorsque l'observation s'effectue au moyen de la statistique. Troisièmement, si expliquer un phénomène

c'est en faire la conséquence des actions individuelles, tout système d'interaction devra donc dépendre de la logique de ces actions — ce qui ne veut pas dire, et R. Boudon s'en défend régulièrement, que cette logique soit nécessairement celle de l'utilitarisme, celui-ci offrant un angle d'analyse parmi de nombreux autres (lequel devrait être de toute façon congruent avec les données factuelles). La structure d'un tel système est ce qui, on l'a vu, dispose l'acteur à effectuer les actions qui sont les siennes en contexte, mais ces actions sont explicitables en tant qu'elles sont logiquement structurées eu égard aux données observables : établir la logique des actions individuelles en ce sens revient à établir la manière dont s'organisent les motifs de ces mêmes actions (et ce, même si ces actions entraînent des conséquences *non voulues*). Et ces motifs seront compréhensibles, c'est-à-dire qu'ils feront *sens*, si et seulement si, dans le contexte de l'action, ils permettent d'identifier un lien causal tel que le système d'interaction en deviendra alors explicité.

De fait, cette théorie de l'action sociale met en présence deux niveaux d'analyse : le niveau supra-individuel, à l'enseigne duquel loge le système d'interaction, et le niveau atomique de l'action individuelle. Le schéma d'analyse sociologique proposé par R. Boudon vise en quelque sorte à dépasser les oppositions classiques entre holisme méthodologique et individualisme méthodologique, par le biais de l'affirmation du caractère contextuel de l'action et de la condition de l'autonomie de l'agent. Une action est individuelle, mais elle est explicable en contexte ou, comme le dira plus tard R. Boudon, parce que l'agent est *situé*⁹.

L'observateur comprend l'action du sujet observé dès lors qu'il peut conclure : dans la même situation, j'aurais sans doute, peut-être agi de même. La compréhension weberienne n'est donc pas une donnée immédiate. Elle n'implique nullement la transparence d'autrui. Au contraire, l'observateur doit généralement effectuer un effort d'information sur la situation de l'observé, s'il veut être en mesure de comprendre les motivations de ce dernier. Mais beaucoup refusent l'idée que ces motivations puissent être un sujet de l'analyse (...).

La question est évidemment alors de savoir comment les actions individuelles, si elles ne peuvent être interprétées à partir des motivations — sous prétexte que celles-ci sont difficilement observables et éventuellement « fausses » — peuvent être expliquées. Contrairement au préjugé positiviste, il n'est pas sûr pourtant qu'en se débarrassant de la subjectivité des acteurs, on se rende plus facile la tâche d'expliquer et leurs comportements et les *faits sociaux* qui résultent de l'agrégation de ces comportements¹⁰.

⁸ *Op. cit.*, p. 257.

⁹ « Ainsi, les *choix* modaux des intellectuels américains des années 30 ou des années 50, comme les choix des intellectuels français des années 50 peuvent être rendu intelligibles à partir des données de la situation dans laquelle les uns et les autres se sont trouvés placés. Ces données sont elles-mêmes le produit de facteurs macroscopiques, déterminant les paramètres caractérisant le champ d'action de l'individu. Bien entendu, ces paramètres ne déterminent pas le comportement de l'individu lui-même : ils lui fournissent seulement les motivations et les raisons de ses *actions*. » *In La place du désordre, op. cit.*, pp. 113-114.

¹⁰ *Idem.*, p. 41. La question de l'agrégation des comportements individuels sera abordée à la prochaine sous section.

Or, cela soulève de nombreuses autres questions d'ordre épistémologique. En particulier, si la tâche de la sociologie consiste à expliquer des actions individuelles dans le contexte de leur émergence (ce qui ne pose *a priori* aucun problème particulier, car c'est bien ce à quoi nous a habitués la sociologie), et si cette explication est effectuée par la mise au jour de la logique des actions, cela ne reviendrait-il pas à attribuer à l'individu plus de rationalité qu'il n'en dispose dans les faits? Cela ne reviendrait-il pas en bout de piste à postuler un principe de rationalité absolue, de faire de l'acteur le dépositaire d'un savoir total? La sociologie ne se réduirait-elle pas alors à un pur rationalisme? À de telles objections, R. Boudon répond par la négative. Ses réponses se trouvent en grande partie dans sa théorie de l'individualisme méthodologique.

Théorie de l'individualisme méthodologique

On peut d'entrée de jeu dire que l'efficacité que R. Boudon reconnaît à l'individualisme méthodologique se mesure à l'aune de la *validité épistémologique* des critères et des outils conceptuels qu'elle met en œuvre dans l'analyse sociologique. J'entends par ce terme de « validité épistémologique » la puissance explicative que fournit cette approche par comparaison avec d'autres approches visant les mêmes fins¹¹. Je ne fais pas appel à ce que l'on pourrait nommer le réalisme des conclusions de l'analyse, car R. Boudon n'est pas réaliste au sens étroit du terme — la science ne reflète pas la réalité, elle en fournit des explications au sein de théories perfectibles¹² par le biais de la vérification ou de la falsification ou autrement¹³; en ce sens, R. Boudon est, sur le plan épistémologique, davantage constructiviste que réaliste¹⁴, bien que sur le plan ontologique il ne soit pas constructiviste et qu'il soit au contraire réaliste — le monde est réellement composé de personnes, d'objets naturels et d'artefacts, et ces personnes ont des capacités physiques et psychiques qui leur permettent d'agir et d'interagir dans le monde réel.

¹¹ C'est également ainsi que R. Boudon détermine le critère de validité des théories; *idem.*, pp. 223-224.

¹² « Une théorie est toujours un ensemble de propositions *acceptables* dont la combinaison permet d'expliquer un ensemble plus ou moins complexe de données. Dans tous les cas, une théorie T' sera préférable à une autre (T), si T' soit fait l'économie de propositions douteuses contenues dans T, soit permet d'expliquer un ensemble de données plus complet. » *Idem*, p. 207.

¹³ Voir à ce sujet les critiques de la théorie poppérienne de la falsification in *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, *op. cit.*; *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, *op. cit.*; *Le juste et le vrai*, *op. cit.*

¹⁴ « Étant des questions, les objets des sciences sociales sont donc nécessairement des « construits »; ils appartiennent, pour parler comme Popper, au *troisième monde*. » In *La place du désordre*, *op. cit.*, pp 52-53. Tout l'épilogue de ce dernier titre est consacré au « Piège du réalisme », *op. cit.*, pp 229-238. Sur la distinction entre constructivisme épistémologique et constructivisme ontologique, voir BUNGE, Mario, *Finding Philosophy in Social Sciences*, New Haven and London : Yale University Press, 1996.

Le choix d'adopter les principes de l'IM est alors fait dans la perspective épistémologique de l'explication scientifique. Les deux éléments sont inséparables. Or, comme a l'a vu, c'est à Weber que R. Boudon demande de lui fournir les principes fondamentaux de la méthode sociologique. Mais quelques aménagements seront apportés, en particulier en ce qui concerne la relation entre l'individu et le contexte supra-individuel. C'est au Weber de *Économie et société* que fait appel R. Boudon. Il en résume les thèses en les identifiant par l'expression du « paradigme weberien ». Dans *La place du désordre* (op. cit. p. 40), il en formalise ainsi les éléments :

On peut résumer ce paradigme de la façon suivante. Soit un phénomène social ou économique quelconque, M, qu'on cherche à expliquer. M doit être interprété comme une fonction $M(m_i)$ d'un ensemble d'actions individuelles m_i . Quant aux actions individuelles m_i , elles sont elles-mêmes, dans des conditions et d'une manière à préciser, des fonctions $m_i(S_i)$ de la structure S_i de la situation dans laquelle se trouvent les agents ou acteurs sociaux. La fonction (au sens mathématique) $m_i(S_i)$ doit pouvoir être interprétée comme ayant pour l'acteur i une fonction d'adaptation à la situation S_i . Weber aurait dit que l'action m_i doit être *compréhensible*. La structure S_i est, de son côté, une fonction $S_i(M')$ d'un ensemble M' de données définies à un niveau macrosocial ou du moins au niveau du système à l'intérieur duquel se développe le phénomène M.

Expliquer M_i c'est en résumé, selon ce paradigme général, préciser les termes de $M = M\{m [S(M')]\}$, expression qu'on écrira simplement $M = MmSM'$. Verbalement : le phénomène M est une fonction des actions m , lesquelles dépendent de la situation S de l'acteur, cette situation étant elle-même affectée par des données macrosociales M' . Cette proposition épistémologique essentielle est vraie quelle que soit la nature logique de M; en particulier elle est vraie lorsque M décrit un changement ou une absence de changement, généralement une information ou un ensemble d'informations relatives à l'évolution d'un système : $M_t, M_{t+1}, \dots, M_{t+k}$.

Deux difficultés s'ensuivent de cette définition du « paradigme weberien ». La première est issue du formalisme utilisé : on remarque en effet aisément que le commentaire qui accompagne la définition des relations entre les ensembles que comprend ce modèle oscille entre « l'acteur » et « les acteurs », entre la singularisation et le pluralisation de i . Ce modèle ne peut pas dire la même chose selon que l'on identifie *un* ou *des* acteurs : en particulier, l'idée en vertu de laquelle la fonction $m_i(S_i)$ doit être interprétée comme une fonction d'adaptation à la situation S_i , ne peut avoir la même signification si l'ensemble m des actions individuelles est défini en extension comme a) la série des actions de *tous* les individus soumis à la situation S, ou b) à un seul individu (identifiable ou non, c'est-à-dire quelconque ou non), ou c) à quelques individus, ou d) aux relations entre les sous-ensembles particuliers défini de manière à n'y inclure que les séries

d'actions assignables à des individus isolés. Car si l'ensemble m est défini en extension par a), c'est-à-dire $m = \{a_1, a_2, a_3, \dots, a_n\}$, et qu'un ensemble $m' = \{b_1, b_2, b_3, \dots, b_n\}$, et ainsi de suite pour chacun des ensembles d'actions individuelles, alors la fonction $m_i(S_i)$ ne peut que vouloir dire que la fonction en question est celle reliant tous les sous-ensembles m_i à et dans l'ensemble S_i : la fonction en question est alors comparable ou même équivalente au *produit* de cet ensemble par lui-même, soit à l'ensemble S^2 . Même chose en ce qui concerne les définitions c) et d). Et cela n'est pas sans conséquences. Car en plus de supposer une taxonomie des actions individuelles libre de toute ambiguïté, le produit S^2 revient dans les faits à faire 1) de l'émergence du phénomène social une question directement redevable à la compositionnalité¹⁵ des actions individuelles (en tant que fonction ou relation entre, par exemple, m_i et m_j) ; et 2) à rendre la fonction entre le niveau macrosocial M' et tout ensemble m_i *indéterminable* : le produit $S \times S (=S^2)$ est en ce sens un système *opaque* — ceci se vérifie aisément par la définition d'une relation d'équivalence qui doit satisfaire aux axiomes de la réflexivité, de la symétrie et de la transitivité — si tant est que l'on puisse appliquer ces notions de base de la théorie des ensembles à la thèse boudonnienne des relations entre les ensembles M' , S et m ; et si tel est le cas, et je crois que c'est effectivement le cas, alors les fonctions entre ces ensembles doivent être interprétables, comme le suggère le texte cité plus haut, comme des relations d'inclusion de m dans S et de S dans M' , ce qui rend la transitivité impossible et qui, donc, ne satisfait pas à la définition d'une relation d'équivalence. Et si ce qui précède est juste, alors ou bien la description formelle qui en est donnée est incorrecte, ou bien la thèse épistémologique centrale — concernant les relations entre les trois ordres m , S et M' — est fautive. Or, cette thèse, en elle-même possède un sens qui, verbalement, se laisse intuitivement admettre sans trop de difficultés. Le texte dit (en reprise) : « Verbalement : le phénomène M est une fonction des actions m , lesquelles dépendent de la situation S de l'acteur, cette situation étant elle-même affectée par des données macrosociales M' . » Il me semble pourtant peu probable que la difficulté discutée ici ait échappée à R. Boudon. Il se peut bien que ce soit le cas, comme il se peut bien que mon analyse soit erronée. Si mon analyse est juste, par contre, il faut alors chercher à comprendre le sens de ce dernier énoncé. Le

¹⁵ Voir à ce propos : NADEAU, Robert, « Sur la méthode individualiste et compositionnelle des sciences sociales », in Cahiers d'épistémologie, Groupe de recherches en épistémologie comparée, Département de philosophie de l'UQAM, n° 8808, octobre 1988.

choix des mots est important — ce qui n’a guère l’heur de surprendre qui que ce soit — : les concepts de *dépendance* et d’*affectation* sont centraux, certes, et apparaissent signifier non pas tant un type de relations entre des ensembles comme, plutôt, des liens de *détermination établis par corrélation* entre variables *ordonnées*. Or, dans l’affirmative, ou s’il est fort probable que tel en soit le sens, il faut supposer — en vertu du principe de générosité — que le formalisme utilisé prête à confusion et que le concept de fonction ne peut *stricto sensu* référer aux mathématiques, mais sans doute davantage au *fonctionnalisme* en sociologie¹⁶. Comment, d’ailleurs, « le phénomène M peut-il être [est] une fonction des actions *m* »? Comment un phénomène social quelconque peut-il être une fonction, au sens mathématique du terme, d’actions individuelles? Une fonction, au sens mathématique, est un lien de correspondance entre un ensemble et lui-même ou entre un ensemble et un deuxième ou plusieurs autres. Or, dans l’extrait, M n’est pas défini comme un ensemble; c’est M’ qui, en tant qu’il comprendrait un certain nombre de données macrosociales, jouit d’une telle définition. M demeure toujours présenté comme la *résultante* des relations entre les ensembles *m*, S et M’. M est le phénomène émergent qu’il faut expliquer. Il y a ici défaut de catégorisation¹⁷. Mais, dans une perspective fonctionnaliste, il ferait sens de dire que M est fonctionnellement lié au système unissant *m*, S et M’. La nature de cette union fonctionnelle, toutefois, resterait à préciser. La stratégie de R. Boudon consistera à utiliser d’une part le concept d’*individu quelconque*, épargnant ainsi les problèmes de l’attribution des actions à des ensembles d’individus; et à faire du postulat weberien exprimé ici un principe méthodologique réservé non plus tant à l’explication de l’émergence de phénomènes sociaux qu’à la justification d’un modèle d’analyse.

La seconde difficulté n’est pas moins importante. Elle vient de ce que R. Boudon, dans le même extrait, définit le concept weberien de compréhension comme une fonction d’adaptation de l’acteur à une situation. Le texte dit (encore en reprise) ceci : « Quant aux actions individuelles

¹⁶ Ce dont discute R. Boudon dans *L’idéologie*, *op. cit.*, pp. 219-228. Comme l’analyse qui en est faite le démontre, la difficulté avec ce paradigme concerne non pas tant la nature même du concept de fonction, comme le passage que ce concept devrait permettre d’expliquer entre l’individuel et le collectif du point de vue de la justesse de l’évaluation de l’intentionnalité de l’action d’un individu idéal rapportée à tous les individus empiriques. R. Boudon pose la question de savoir si ce concept de fonction a une valeur heuristique ou une valeur démonstrative.

¹⁷ Les mêmes remarques s’appliquent à la définition de *m_i* comme étant lui aussi ensemble et fonction tout à la fois. Or, si M est une fonction, au sens mathématique, comment l’exprimer? Comme une *application*. Laquelle? De *m_i* sur *S_i*? Ou de *S_i* sur *m_i*? Ce n’est pas clair. D’autant plus que *m_i* est défini par *m_i : m_i (S_i)*, c’est-à-dire que *m : i S_i*. Or, cela revient à dire que l’ensemble *m_i = {i}*.

m_i , elles sont elles-mêmes, dans des conditions et d'une manière à préciser, des fonctions $m_i(S_i)$ de la structure S_i de la situation dans laquelle se trouvent les agents ou acteurs sociaux. La fonction (au sens mathématique) $m_i(S_i)$ doit pouvoir être interprétée comme ayant pour l'acteur i une fonction d'*adaptation* à la situation S_i . Weber aurait dit que l'action m_i doit être *compréhensible*. » (Les italiques sont de R.B.) Sans revenir sur ce qui a été dit sur le problème qui consiste à définir un ensemble comme une fonction et vice versa¹⁸, relevons cependant que les actions individuelles m_i (définies comme ensemble d'actions individuelles) souffrent elles aussi de l'ambiguïté entre le singulier et le pluriel, d'une part; de l'autre, elles servent à définir une fonction de la structure de la situation dans laquelle se trouvent les agents sociaux. Cette fonction, qui doit être interprétée au sens mathématique du terme, doit en fin de compte être interprétée comme une fonction d'adaptation à la même situation dans laquelle se trouvent les agents sociaux : il ne peut alors s'agir que d'un méta-sens, dans la mesure où le sens premier est fixé par la théorie mathématique. Or, qu'est-ce que peut vouloir dire attribuer ainsi un méta-sens à une expression mathématique? Bien entendu, cela n'est pas inhabituel, la sémantique tarskienne étant justement axée sur la justification de telles opérations. Mais là n'est pas le cœur de la question. Qui est plutôt celui-ci : où, dans la définition boudonnienne du paradigme weberien, est-il posée la possibilité d'une telle sémantique? En dépit du fait que le texte parle d'une règle interprétative, il n'en demeure pas moins qu'elle semble surgir de nulle part. Et cela, par ailleurs, me semble restreindre le sens du concept weberien de compréhension à quelque chose qui ne se trouve pas chez Weber, à savoir que la compréhension fournirait le moyen d'*attribuer* à un acteur le sens de ses actions¹⁹ : on est ici dans un paradigme « interprétativiste » et non compréhensiviste. De plus, et en terminant, comment une fonction mathématique pourrait avoir pour l'acteur social ce sens d'adaptation à la situation dans laquelle il se trouve? Ce me semble demander beaucoup aux acteurs...

On pourrait objecter que ce dont il s'agit c'est d'une règle d'interprétation présentée pour l'usage du sociologue aux seules fins de son analyse; laquelle, en retour, vise à mettre au jour les mécanismes grâce auxquels un phénomène social puisse être expliqué. Mais la thèse de

¹⁸ Il ne peut, ici, s'agir d'ensembles comprenant des relations entre ensembles (ce qui serait par ailleurs théoriquement possible), compte tenu de la définition extensionnelle implicite et explicite des ensembles dont le texte parle.

¹⁹ Voir la précédente sous-section.

l'interprétation du modèle mathématique, une thèse méthodologique en ce qu'elle pose et distribue les critères du sens du modèle, ne se trouve aucunement dans le modèle lui-même. Une justification à la Tarski n'y ferait rien : d'ailleurs, la règle interprétative, si on suit Tarski, devrait faire partie du modèle, puisque alors il ne s'agirait pas de seulement construire syntaxiquement un modèle, mais d'en exprimer également les règles implicites de son interprétation en tant que ces règles sont en quelque sorte déterminées par la syntaxe en raison même de son insuffisance à fournir de lui-même son sens.

C'est donc plus tard que R. Boudon révisera de manière sensible sa philosophie de l'individualisme méthodologique, de manière à l'adapter et à le recentrer sur de nouveaux objets d'analyse sociologique.

Ainsi, dans *L'idéologie*, l'auteur fournit déjà une très intéressante classification en trois volets de ce que recouvre le concept d'individualisme méthodologique²⁰. Ces précisions minutieuses étant faites pour opposer les mérites de l'IM au holisme méthodologique, on y voit se redéployer la thèse analysée plus haut, mais dans une perspective plus pointue. La question du « faire sens » de l'action pour l'acteur y devient alors centrale. Il s'y manifeste une sorte de retour à la théorie weberienne de l'action et de la compréhension, un recentrement ou un réancrage si l'on veut, sans pour autant que R. Boudon n'abandonne ses propres thèses contextualistes et émergentistes. Le travail de recentrement de la théorie de l'IM se poursuit dans *L'art de se persuader*, où une note²¹, encore une fois, fournit un indice important sur le sens d'un concept weberien laissé jusqu'ici en arrière-plan, celui d'individu idéal typique : « (...) Il est peut-être plus clair de dire que Weber utilise la notion de type idéal dans un sens proche de notre notion moderne de *modèle* (...), mais également pour caractériser la nature particulière de la conceptualisation dans les sciences historiques. » Ce qu'apporte cette précision dans la théorie boudonnienne est fondamental. En effet, la notion de type idéal permet, dans un premier temps, de mieux satisfaire les exigences du formalisme étudié plus haut, tout en permettant de mettre à profit l'approche compréhensiviste d'inspiration weberienne. Car l'individu idéal typique, en tant qu'il est un modèle, un construit, donc, est un individu *quelconque* : les actions qui lui sont associées (soit : m_j) sont donc elles-mêmes des actions modélisées à partir de données (soit : M^j), et la relation

²⁰ *L'Idéologie ou l'origine des idées reçues*, op. cit., note 11, p.313.

²¹ *L'art de se persuader...*, op. cit., note 9, p. 324.

entre les deux peut alors effectivement être décrite non pas tant comme une fonction au sens mathématique du terme que comme la composition du produit cartésien des relations, disons U , de m_i dans M' , et, disons V , de M' dans S , soit le composé $U \circ V$, ce qui permet d'établir canoniquement que $U \circ V = \{ \langle x, y \rangle : x \in m_i, y \in S; \exists b \in M' \text{ t.q. } \langle x, b \rangle \in U, \langle b, y \rangle \in V \}$ ²². Cette notation, me semble-t-il, possède l'avantage de ne pas engendrer une difficulté semblable à la première étudiée précédemment, et a également l'avantage de mieux cerner le sens du concept d'individu idéal typique dans la mesure où il s'agit alors d'un ensemble de caractéristiques conceptualisées à partir de données construites à partir de certains faits d'observation. Cet individu peut très bien être désigné comme étant « quelconque », dans la mesure où les caractéristiques en question n'ont pas à être toutes et entièrement assignables à des individus empiriques pour qu'elles soient néanmoins valables sur le plan de l'analyse. Une conséquence importante peut être alors tirée de cette analyse : le concept d'individu idéal typique peut en effet être posé *comme l'équivalent épistémique du concept d'agrégation des actions*.

En sorte que l'atomicité de l'individu dans l'analyse sociologique est certes un postulat méthodologique, mais il ne peut certainement pas espérer avoir quelque rapport direct avec l'empiricité de quelque individu que ce soit. De plus, il est alors clair que le concept d'action weberien peut obtenir un sens qui soit compatible avec cette notion : l'action est sociale si elle fait sens dans le cadre de l'analyse sociologique qui en est faite, c'est-à-dire si ce sens est congruent avec les caractéristiques de l'individu idéal typique et si cet individu est lui-même construit de manière à ne pas contredire les données disponibles. Le caractère social de l'action est un fait d'analyse, non un caractère en soi de l'action. Or, le sens de l'action, nous dit Weber, est obtenu par la compréhension *des raisons de l'agir* individuel. Cela pose de sérieux problèmes d'ordre épistémologique, en particulier celui de la limite des hypothèses psychologiques qu'il faudrait dès lors avancer afin de rendre cet effort de compréhension compatible avec les prescriptions mêmes de la méthode individualiste (weberienne ou non). Conscient de ce problème, R. Boudon en discute à partir des propositions avancées en ce sens par Weber, Simmel et Popper :

« Comprendre » un comportement, une croyance, une appréciation, c'est établir en quoi ils font sens pour l'acteur; c'est en déterminer les raisons. Il faut, suggèrent ces auteurs, essayer

²² Je précise que cela est mon analyse, non celle de R. Boudon. En vertu du principe de générosité, j'essaie de mieux articuler les intentions à la base du modèle étudié précédemment.

de ramener le comportement ou les croyances de l'acteur social à des hypothèses psychologiques aussi plausibles que possible. Pour traduire cette idée, Popper a parlé d' « hypothèse zéro », Max Weber de « compréhension du sens » (« *subjektiv gemeinter Sinn* », « *deuten verstehen* », « *verstehende Erklärung* », etc.)

Finalement, une hypothèse psychologique est acceptable si l'on peut supposer, d'une part qu'elle décrit bien les raisons qui meuvent l'individu, même si celui-ci n'en est pas conscient, d'autre part qu'elle est avec les données de l'observation. (...) ²³

Nous aurons l'occasion de revenir à la question de l'évaluation de l'hypothèse psychologique au cours de la quatrième et dernière section de cet article, alors que j'y analyserai le concept de rationalité cognitive. Pour le moment, on peut remarquer que l'IM que définit R. Boudon s'appuie sur des considérations qui débordent du cadre habituel et normal de la sociologie, en tant que la sociologie a toujours fixé la limite de son analyse là où s'enracine la psychologie. De plus, si R. Boudon croit possible d'intégrer à son analyse des critères psychologiques, c'est évidemment qu'il les croit compatibles avec son modèle : mais il y a tout lieu de se demander jusque dans quelle mesure cette compatibilité est nécessaire au modèle de base; car la difficulté que l'on rencontre alors est celle d'établir un lien causal entre l'individu idéal typique et les hypothèses psychologiques que l'on retient dans un but d'analyse sociologique des motivations ou des croyances individuelles disposant à l'action et déterminant leur sens pour l'acteur social.

2 — Modèle et raisons

Je m'intéresserai dans cette deuxième section à la question spécifique du modèle que propose R. Boudon, et dont on vient de voir qu'à son origine se trouvent des thèses méthodologiques qui ont pour mandat de fournir à l'analyse sociologique des fondements solides. Ainsi, si la théorie de la sociologie a pour but de rendre un concept comme celui d'explication aussi efficace que possible, la théorie de l'IM, quant à elle, entend établir l'étendue du champ d'investigation de la sociologie et en même temps décrire les instruments d'analyse mis à la disposition du sociologue à cette dernière fin. On a vu que les thèses contextualistes et émergentistes qui fournissaient l'armature commune à ces théories procuraient les conditions sous lesquelles pouvaient devenir opérant le concept méthodologique qui leur est associé d'individu idéal typique et dont la définition rejoint celle qu'en donnait M. Weber mais qui la révisait de manière à en resserrer la portée.

²³ *Le juste et le vrai, op. cit.*, pp. 255-256.

Si ces principes, pour la plupart, se trouvaient déjà dans *La logique du social*, en tant que cet ouvrage voulait introduire aux règles de l'analyse sociologique (aux règles, en fait, de l'interprétation sociologique) sur la base d'une théorie de la sociologie et d'une théorie de l'organisation sociale; si, par ailleurs, dans *La place du désordre*, l'objectif était de mener une critique détaillée des théories du changement social en partant du point de vue de la critique des principes méthodologiques mis en œuvre dans ces théories-là; et si, en dernier lieu, *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, comme le titre l'indique clairement, entendait développer une théorie originale de l'idéologie en tant que système de représentations sociales analysable et explicable du point de vue des mécanismes sociaux de production et de diffusion des croyances idéologiques; c'est dans *L'art de se persuader...* que notre sociologue développe ce qui, dans le titre précédent, était à l'état inchoatif, soit une théorie des croyances collectives dont l'épistémologie emprunte à la psychologie cognitive. Encore que cette théorie, dès l'introduction, est présentée comme étant d'une portée *limitée* aux idées fausses, fragiles ou douteuses²⁴. Il ne s'agit donc pas d'une théorie générale voulant expliquer l'adhésion à des croyances quelles qu'elles soient. Les thèses qui y sont discutées ont pour objectif, néanmoins, de développer un modèle particulier qui devrait éventuellement donner tout son sens à la sociologie cognitive.

Ce modèle est assez simple dans sa forme, et repose en grande partie sur la théorie de l'IM qui a été exposée à la précédente section. Or, cette dimension psychologique sur laquelle s'appuiera la justification de l'orientation cognitiviste de l'épistémologie du modèle, soulève pourtant un problème particulier lié, d'une part, à la rupture que consacre l'introduction de cette dimension dans l'analyse sociale avec la tradition sociologique en ce qui a trait à la limite psychologique à ne pas franchir; et, d'autre part, aux caractéristiques mêmes de la psychologie tenue pour légitime dans le contexte propre à ce nouveau programme de recherches en sociologie. Ces deux sous-questions seront maintenant abordées.

La rupture consommée : la justification par la théorie de la connaissance

Pour expliquer l'adhésion des sujets sociaux à des idées « fausses, fragiles ou douteuses », R. Boudon propose de tenir pour acquis le principe weberien de la compréhension, en disant que si une telle adhésion est remarquable, c'est que les idées dont elle est l'objet font sens pour les acteurs sociaux : il faut, en d'autres termes, que ces acteurs aient de *bonnes raisons* d'y adhérer et

²⁴ *Op. cit.*, p. 15.

de faire leurs ces croyances. L'explication ne peut dès lors se satisfaire du recours à un principe stipulant que ces croyances ne s'expliquent pas parce que les adhérents mettent en œuvre des mécanismes de pensée qui seraient en soi irrationnels (comme c'est le cas avec la thèse de la mentalité primitive de Lévy-Bruhl), ou bien parce que cela s'expliquerait parce que les sujets sociaux ne pourraient faire autrement que d'y adhérer, qu'ils y seraient poussés par une force occulte non identifiable (comme c'est le cas de la « fausse conscience » des thèses marxistes)²⁵. R. Boudon est ainsi amené à faire de l'acteur social un être de raison, dont les pensées s'articulent en vertu des mêmes règles logiques que celles mises en œuvre par les scientifiques. Or, en plus de savoir ce que veut dire le concept de « bonnes raisons » dans ce modèle, il faut également connaître la signification des concepts de rationalité et de connaissance dans la mesure où il est question, en matière de construction du modèle, d'en appuyer la portée sur une thèse continuiste de la connaissance : il n'y aurait pas, en effet, à proprement parler de différences qualitatives entre la connaissance scientifique et la connaissance ordinaire, les deux étant rendues possibles grâce aux lois de la pensée, qui sont celles de la logique — et à cet égard, le modèle utilise les règles de la logique aristotélicienne et du calcul propositionnel.

Commençons par le cas apparemment le plus simple, celui de la thèse continuiste de la connaissance. Car non seulement y trouvera-t-on l'un des motifs justifiant la validité du modèle, mais aussi ce qui, comme par une sorte d'effet transitif, permettra de comprendre que le modèle vise en fait à théoriser les justifications propres des acteurs sociaux à adhérer à leurs croyances fausses ou douteuses. R. Boudon, dans un premier temps, fait sienne la thèse selon laquelle la connaissance n'est pas le reflet du réel dans l'esprit, mais plutôt l'effet d'une activité intellectuelle ou mentale (cognitive); ce qui est la thèse kantienne et plus exactement néo-kantienne dont il affirme la valeur. Dans un deuxième temps, il lui faut convenir de l'universalité de cette thèse.

Cette théorie moderne de la connaissance aboutit à substituer sur toutes sortes de sujets des distinctions nuancées à des points de vue tranchés. Ainsi, connaissance scientifique et connaissance ordinaire correspondent, dans cette perspective, à *une différence de degré plutôt que de nature* [souligné par moi, J.R.]. Surtout, elle conduit à concevoir plus facilement que les croyances aux idées fausses puissent résulter non seulement de ratés dans le fonctionnement de la pensée, de dérapages anormaux produits par l'intervention de forces psychiques échappant au contrôle du sujet, mais aussi de la mise en œuvre par le sujet des

²⁵ R. Boudon passe en revue, dans *L'art de se persuader*, plusieurs autres auteurs, dont R.Aron et G.Simmel. Je ne m'attarderai, plus loin, qu'aux analyses faites des thèses de ce dernier parce qu'elles jouissent d'un statut particulier dans la théorie boudonnienne.

procédures les plus normales de la pensée, voire des procédures usuelles de la pensée scientifique²⁶.

Ces procédures de la pensée sont celles de la logique : « Dans la vie courante, nous faisons constamment de la logique sans nous en rendre compte. Ainsi, nous décidons de deux prédicats qu'ils sont compatibles ou qu'ils sont contradictoires. Nous considérons ou non que tel autre ensemble de prédicats épuise le monde des possibles » (*idem.*, p. 229).

Cette argumentation poursuit deux fins : premièrement, critiquer la sociologie de la connaissance (scientifique) d'inspiration kuhnnienne et post-kuhnnienne²⁷, deuxièmement, et cela nous intéresse plus particulièrement ici, établir que l'analyse des procédures du développement de la connaissance scientifique est exportable dans le champ de la pensée ordinaire, dans la mesure où les instruments de la première, à part peut-être en ce qui a trait à l'étude des contextes de découvertes scientifique à proprement parler, imposent de considérer l'agent de la connaissance comme autonome et dépositaire des propriétés lui permettant d'assurer le plein exercice de son autonomie : et cela veut dire que le sujet n'est ni soumis à des contraintes psychiques hors de son contrôle, ni qu'il n'est pas contraint par le cadre cognitif dans lequel il se meut et au sein duquel il exerce sa pensée. Ces cadres, un peu à la manière, nous dit R. Boudon, des paradigmes kuhnniens, agissent malgré le sujet : non comme une force occulte, mais plutôt comme l'illustre l'analogie avec la perception.

Une telle théorie [restreinte de l'idéologie] doit d'abord tenir compte de ce qu'il conviendra d'appeler des effets de *position* et des effets de *disposition*, ces deux types d'effets pouvant être regroupés dans la catégorie générale des effets de *situation*²⁸.

Sous l'empire de ces effets de situation, l'acteur social tend — dans certaines circonstances dont je m'efforcerai de préciser la nature — à percevoir la réalité non pas telle qu'elle est et telle que d'autres peuvent la voir, mais de manière déformée ou partielle. Et il aura souvent quelque peine à concevoir que ce qu'il voit est affecté par le point de vue à partir duquel il le voit, sans que cela doive être mis sur le compte d'une quelconque irrationalité de sa part. Ces effets de situation sont d'une importance particulière, car ils sont souvent suffisants à expliquer pourquoi un acteur social souscrit à telle idée fautive ou douteuse. (...).

Les notions d'effet de position et d'effets de disposition ne font que retrouver, dans le domaine des idées, des phénomènes qui passent aisément pour banals dans celui de la perception. (...) La phénoménologie, depuis Husserl, a suffisamment insisté sur ces

²⁶ *L'art de se persuader...*, *op. cit.*, p. 58. Le contexte duquel est tirée cette citation est celui de la présentation de la théorie néo-kantienne de la connaissance auquel G. Simmel aurait apporté une importante modification, et du modèle d'analyse simmélien auquel R. Boudon se référera par la suite. J'en discute plus loin.

²⁷ Dans le but ultime d'en critiquer le relativisme et ses avatars en sociologie, en éthique et en épistémologie. Voir à ce sujet *L'art de se persuader...*, *op. cit.*, chap. 8, pp. 319-369, et *Le juste et le vrai*, *op. cit.*, chap. 12, pp. 459-498, et chap. 13, pp. 499-526.

²⁸ La section précédente a exposé les conditions de la genèse de cette thèse.

intentionnalités (ne pas confondre avec les *intentions* de la théorie de l'action) qui dirigent le regard, constituant des formes *a priori* de la perception, pour qu'il soit utile de s'y attarder. (...) ²⁹

Bien que tirée de *L'idéologie...*, cette citation contribue à mieux faire comprendre la thèse continuiste de la connaissance exposée dans *L'art de se persuader*. (D'ailleurs, ce sont des ouvrages conçus en complémentarité.) Celle-ci doit, afin de trouver son point d'appui, être conçue comme participant d'un effet de cadrage, au sens photographique du terme — d'où l'analogie avec le phénomène de la perception —, l'effet de situation : si la connaissance (ordinaire ou scientifique) procède par l'application des règles de la logique, et si le sujet social parvient, malgré ces règles, à adhérer à des idées fausses, et si cette adhésion ne s'explique pas autrement que comme le résultat du fonctionnement normal de la pensée humaine, alors les idées fausses ou douteuses doivent nécessairement trouver leur origine dans le fonctionnement ordinaire de la pensée, et les études de sociologie et de psychologie de la connaissance et des sciences peuvent alors être démonstratives des mécanismes qui font que certaines idées (scientifiques ou non) s'imposeront alors que d'autres, non. Dans cette perspective, le concept kuhnien de paradigme pourra s'avérer utile afin de souligner comment se font et se défont les cadres de la pratique scientifique, mais ils ne seront pas d'une grande utilité quand viendra le moment d'expliquer rationnellement à quoi tiennent les pratiques scientifiques normales; la psychologie de la connaissance fournira à cet égard des exemples d'expériences dignes de mention, mais le sociologue ne devra pas reproduire l'erreur des psychologues qui voient dans le phénomène du raisonnement faux la marque de l'existence de procédures anormales en ce qu'elles ne seront pas conformes aux prescriptions des règles du raisonnement scientifique. Donc, l'adhésion du sujet social aux idées fausses ne peut qu'être le résultat de raisonnements sinon déficients ³⁰, du moins partiellement cachés :

(...) nos croyances proviennent souvent de ce que nous nous ne voyons qu'une partie de nos raisonnements. Lorsque ces raisonnements sont complétés, il peut advenir que leurs conclusions et leur structure en soient modifiées ³¹.

²⁹ *L'idéologie...*, *op. cit.*, p. 106.

³⁰ R. Boudon analyse plusieurs structures inférentielles, telles que le *modus ponens* et le *modus tollens*, l'induction et l'abduction peircéenne, en référence à Weber, Durkheim, Pareto, Popper, Manheim. Ces études ne nous intéresseront pas ici. Par contre, son argumentation, comme nous le verrons immédiatement, repose sur la théorie simmélienne du cadre cognitif *a priori*.

³¹ *L'art de se persuader*, *op. cit.*, p. 172. Je rappelle que dans ce livre le concept de « croyance » est limité à l'adhésion aux idées douteuses, fragiles ou fausses.

Or, cela ne sera possible que si l'on considère que les raisonnements par lesquels les croyances sont exprimées sont dans l'ensemble circulaires, qu'ils forment une sorte de « monde clos », au sens de l'intelligence artificielle, c'est-à-dire qu'il s'y trouve un certain nombre de propositions implicites³² et *a priori* qui, lorsque l'analyse les identifie, font apparaître la véritable structure du raisonnement et le sens des conclusions qui donne aux croyances leur contenu.

Les analyses à partir desquelles R. Boudon tire les précédentes conclusions prennent pour objet diverses théories sociologiques (p. ex., Durkheim) ou épistémologiques (p. ex., Popper et Kuhn). Or deux choses doivent dès maintenant être précisées : l'hypothèse psychologique qui sera retenue concerne essentiellement l'organisation de la pensée au moyen de la logique, et tout individu est considéré comme possesseur des habiletés logiques; par ailleurs, le concept même de cadre est en lui-même dépendant de la précédente et en même temps fournit au modèle de l'individu idéal typique un contenu méthodologique qui permet d'assurer à l'analyse les bases nécessaires à la compréhension de phénomènes sociaux tel que l'adhésion à des croyances douteuses.

C'est chez G.Simmel que R. Boudon va trouver les notions qui lui permettront de développer cette méthode d'analyse qu'il rapportera au modèle de l'individu idéal typique. Sans entrer dans le détail de son étude de la philosophie des sciences et de la connaissance de Simmel, sachons simplement que R. Boudon en retient la théorie selon laquelle la connaissance

... provient, selon lui, d'un triple besoin éprouvé par le sujet social : besoin de mettre de l'ordre dans des sensations hétéroclites, besoin de hiérarchiser et de satisfaire ses désirs, besoin d'économie de pensée : en second lieu, des besoins, sont, selon lui, satisfaits par la mobilisation d'*a priori*, lesquels impliquent toujours une participation active du sujet, même si celui-ci n'en est pas conscient; en troisième lieu ces *a priori* sont confrontés à la réalité et acceptés ou éliminés en fonction des résultats de cette confrontation³³.

Il sera donc légitime de poser que le modèle de l'individu idéal typique reproduit les mécanismes logiques de la pensée, puisque ce modèle autorise l'explication d'un phénomène social, comme on l'a vu à la précédente section, en considérant qu'il établira que le contexte de l'émergence de ce phénomène est le résultat d'actions intentées par un ensemble d'individus qui, en contexte, procèdent donc de manière caractéristique. Le contexte, en ce qui a trait au phénomène des croyances, est par définition logique et épistémique. Le cadre auquel doit se rapporter le modèle

³² *Idem.*, pp. 194-195. L'hypothèse du monde clos de l'IA est évoquée dans une analyse des thèses de Durkheim sur l'origine des religions.

de l'individu idéal typique est ce même contexte ou environnement logique qui doit obtenir confirmation ou infirmation de sa *pertinence* dans la confrontation au réel : « On appellera *pertinence* d'un cadre logique son adéquation au réel.³⁴ » Un cadre logique est déterminé par la nature des choses et est construit comme un ensemble logiquement structuré de propositions *a priori* qui peuvent échapper à la conscience du sujet.

D'autres commentaires doivent maintenant compléter ce tableau. Ils nous entraînent cependant vers la question de la valeur des thèses psychologiques retenues. Mais avant de l'aborder, il faut voir que l'hypothèse psychologique retenue, soit celle de l'universalité des mécanismes logiques de la pensée humaine, permet de concrétiser, si on veut, non seulement l'efficacité du modèle de l'individu idéal typique, mais de le rendre opératoire du point de vue méthodologique. Dans le domaine de la sociologie de la connaissance, un tel modèle vient en quelque sorte rompre avec la tradition dans la mesure où il n'est plus question de détermination ou de surdétermination sociale de la connaissance, mais de l'activité cognitive des sujets subissant la contrainte d'*a priori* formels, parce qu'ils sont logiques, mais qui sont socialement distribués.

Limites de l'hypothèse psychologique

L'hypothèse psychologique retenue par R. Boudon concerne, en premier lieu, la faculté (cognitive) de raisonner du sujet grâce aux règles de la logique : de ce fait, les mécanismes identifiés forment une théorie de l'inférence ordinaire, d'autant plus qu'ils sont discutés dans le cadre d'une thèse établissant l'absence de toute solution de continuité entre la connaissance scientifique et la connaissance non scientifique : toute connaissance procéderait des mêmes règles logiques et ce ne sont que les particularités de l'*environnement logique* auquel est contraint le sujet qui marqueraient la différence de degré observable entre les deux ordres de connaissance; en second lieu, la présence de propositions *a priori* dans toute forme de raisonnement autoriserait la généralisation de la thèse du mécanisme cognitif à tous les individus : dans la mesure où les expériences menées à cet égard par les psychologues démontreraient que le recours à des cadres *a*

³³ *Idem.*, p. 425.

³⁴ *Idem.*, p. 184.

priori est bel et bien « normal », il conviendrait alors d'affirmer qu'il constitue une caractéristique fondamentale du mécanisme cognitif à l'œuvre chez tous les sujets³⁵.

Le problème que cela pose est celui des limites de cette hypothèse : quand vient en effet le temps de procéder à l'analyse sociologique par le biais de l'application du modèle de l'individu idéal typique, est-ce que l'on est légitimé d'attribuer à cet individu les caractéristiques cognitives observables chez des sujets empiriques? Dans la logique de ce modèle, il ne fait aucun doute que cela est non seulement possible, mais nécessaire en ce sens que l'hypothèse psychologique retenue en assure, sans effet de réduction à la psychologie, l'efficacité recherchée. Or, il faut se demander à quel coût cela pourra être jugé valable.

L'un de ceux-ci est directement issu de la procédure d'analyse elle-même : en posant que le sujet social raisonne dans un cadre logique qui incorpore des *a priori* formels dont il peut ne pas avoir une conscience claire, le sociologue est ni plus ni moins amené à effectuer une reconstruction des mécanismes du raisonnement sans qu'il ne soit par ailleurs nécessaire de valider empiriquement cette reconstruction. L'analyse sociologique en devient ainsi une sorte d'analyse des contenus de connaissance exprimés sous la forme d'une inférence complexe³⁶. Mais R. Boudon veut aller plus loin. Car s'il en restait à ce seul niveau, rien ne distinguerait ses thèses d'autres analyses psychologiques ou des entreprises en sémiologie. L'idée que défend R. Boudon concerne davantage les moyens par lesquels les idées fausses peuvent être diffusées ou communiquées. Mais alors, si l'hypothèse psychologique, et on rejoint ainsi un autre ordre de difficulté qui lui est lié, permet d'asseoir méthodologiquement le postulat de rationalité des sujets sociaux, elle ne peut passer outre à la question des motivations à l'adhésion à ces mêmes idées fausses ou douteuses.

C'est au concept de « bonnes raisons » qu'ont les sujets d'adopter telle ou telle autre idée que R. Boudon identifie le pivot grâce auquel la méthode mise de l'avant pourra se démarquer des théories psychologiques. Ce concept est fondamental. Car il ne suffit pas de postuler la rationalité

³⁵ La thèse de l'*a priori* de certaines propositions est également congruente avec la description que fait Hempel du rôle des propositions présupposées dans l'explication déductive-nomologique. Voir HEMPEL, Carl, *Éléments d'épistémologie*, Paris : Armand Colin, 1972 (1996, 2000), coll. Coursus, p. 81.

³⁶ Un exemple se trouve dans BOUVIER, Alban, *L'argumentation philosophique. Étude de sociologie cognitive*, Paris : PUF, 1995, coll. Sociologies. Cet essai, au demeurant fort riche, fait l'économie de l'hypothèse psychologique et se tourne davantage vers des techniques d'analyse du discours en usage en sémiologie du texte et en analyse conversationnelle.

de l'agent, d'en confirmer le fait par les exemples de la psychologie cognitive, il faut pouvoir justifier la thèse selon laquelle l'adhésion à des idées fausses ou douteuses s'explique par une méthode d'analyse rationnelle — dans le sens où l'analyse ne fait pas intervenir des événements inexplicables ou des hypothèses qui ne sont pas confirmées par la réalité. Ces « bonnes raisons » correspondent, sur le plan empirique de l'analyse, aux *a priori* formels que la méthode a pour fin de débusquer. À cet égard, un clivage doit être effectué entre les raisons subjectivement bonnes et les raisons objectivement mauvaises : le sujet peut bien adhérer à une idée qui, par rapport à la réalité, est fausse (comme la croyance en la magie), mais entretenir des raisons qui, subjectivement, justifient sa croyance factuellement fausse. Or, ces bonnes raisons ne sont pas arbitraires, elles possèdent au contraire un caractère d'universalité. Et, pour cette dernière raison, elles représentent en soi un phénomène social sociologiquement explicable. Ce concept de « bonnes raisons » possède donc la vertu immense de faire apparaître les motifs à l'adhésion à des croyances fausses ou douteuses, et, ce faisant, elle préserve la cohérence cognitive du sujet social tel que le commande en outre le postulat de rationalité.

3 — Le concept de transsubjectivité

Le rapport qu'entretient le concept de « bonnes raisons » à celui de rationalité sera étudié un peu plus à fond dans la prochaine et dernière section. Dans l'intervalle, et afin d'en mieux cerner les effets sur la théorie boudonnienne esquissée ici, il faut étudier le concept de transsubjectivité. Ce concept apparaît au fondement même de la méthode de la sociologie cognitive proposée par notre auteur. Grâce à lui, la méthode proposée conservera son caractère sociologique. Mais ce sera au prix d'affirmations sur les mécanismes d'attribution de contenus de croyances par un sujet social aux autres sujets sociaux situés socialement dans un même contexte.

La notion de transsubjectivité apparaît implicitement dans les développements précédents, lorsque R. Boudon construit son approche méthodologique en tenant compte des critères de l'efficacité explicative de l'IM et du postulat de rationalité de l'agent. Dans un premier temps, cette notion réfère à un domaine d'objets déjà circonscrits par les contenus des croyances fausses ou douteuses. Alors que par le biais du concept de « bonnes raisons » on peut fournir des explications au phénomène de l'adhésion à ces mêmes croyances, avec celui de la transsubjectivité des croyances on cherchera à établir le caractère partagé de ces croyances en

tant que ce caractère résultera de l'adhésion de plus d'un sujet à un même contenu de croyance. Or, cela n'est pas un résultat immédiat, dans la mesure où subsiste une difficulté, celle de l'identification ou de l'observabilité (ou plus précisément de l'inobservabilité) des raisons subjectives. C'est, comme on l'a vu plus haut, à l'hypothèse psychologique acceptable du point de vue méthodologique propre à l'IM que revient en grande partie le rôle d'établir les paramètres grâce auxquels l'approche analytique de la compréhension weberienne pourra être adoptée et faire la preuve de son efficacité. Par contre, ce postulat méthodologique dont la justification, comme on l'a vu également, repose essentiellement sur une théorie émergentiste ou contextualiste de l'action sociale, entraîne qu'une certaine opacité du phénomène social émergeant interdit de considérer les actions individuelles comme étant à proprement parler ce dont on parle quand on cherche à caractériser les composantes du phénomène en question. Or, et sans anticiper sur mon argumentation, la force de la proposition visant à confirmer l'importance de l'hypothèse psychologique réside précisément dans sa capacité à réduire cette opacité : en effet, l'utilité de cette hypothèse, en plus de confirmer la valeur du modèle individualiste, vient de ce qu'elle établit la nature même des conditions qui feront qu'une croyance, analysée du point de vue de son contenu explicite, complété par l'ajout ou l'éclairage des *a priori* implicites qu'elle contient, pourra être étendue à un ensemble d'individus partageant les mêmes raisons, en contexte, d'adhérer à cette croyance. Mais pour ce faire, R. Boudon n'a d'autre choix que de postuler la rationalité de tout agent, d'une part, et d'accompagner ce premier postulat d'un second, beaucoup plus difficilement exprimable parce que reposant sur des considérations qui sont à proprement parler ni psychologique, ni sociologique, mais justificatrices du modèle méthodologique lui-même. Ce second postulat dit en substance qu'une croyance individuelle n'est pas comparable à une idiosyncrasie, qu'elle est par définition un phénomène social explicable par l'adhésion de plus d'un sujet à son contenu — lequel est pour les sujets eux-mêmes justifiable par les raisons qu'ils ont d'y adhérer.

Deux considérations devront alors être mises de l'avant : la crédibilité des raisons à l'endossement des croyances, et l'action du sujet visant à octroyer aux autres sujets les mêmes raisons que les siennes à l'adhésion aux croyances stipulées dans l'analyse. N'est en fait transsubjectif que le phénomène de croyance qui répondra à ces deux conditions. Deux citations seront à cet égard utiles ici :

Si un sujet croit que X est bon, c'est qu'il a des raisons de le croire, et qu'il a des raisons de croire que l'Autre en jugerait de même, exactement comme s'il croit que 2 et 2 font 4, c'est qu'il a des raisons de le croire et des raisons de croire que l'Autre y croirait aussi.³⁷

Je parlerai de raisons *transsubjectives* pour indiquer que, afin d'être crédibles, ces raisons doivent être vues par le sujet sinon comme démonstratives, du moins comme convaincantes. Je désigne donc ainsi les raisons qui ont une capacité à être endossées par un ensemble de personnes, même si l'on ne peut parler à leur propos de validité objective.

(...) Si l'on admet que ladite croyance collective s'installe parce qu'elle fait sens pour ces individus, c'est-à-dire qu'ils ont des raisons de l'adopter, ces raisons ne sont par définition ni objectives ni purement subjectives au sens où elles seraient l'effet d'idiosyncrasies personnelles. C'est pourquoi je propose de les qualifier de « transsubjectives ».³⁸

Or, cela présuppose bien évidemment que l'on ait une idée de la manière dont ces raisons seront diffusées au sein d'un groupe social quelconque; que l'on ait entre les mains une théorie de la communication sociale, car, autrement, on ne saurait comment dire le fait que ces raisons se retrouvent distribuées parmi un certain nombre de sujets sociaux, ni comment il peut se faire que cette distribution témoigne d'un phénomène d'adhésion collective à des idées fausses ou douteuses ou autrement. Bien que relativement sommaire, une telle théorie a été développée par R. Boudon dans son *Idéologie*³⁹. S'inspirant sans doute des thèses de Lazarsfeld et de Merton sur les phénomènes d'influence au sein des groupes sociaux, il décrit le processus de la communication sociale au moyen d'un modèle qui présente le transfert ou la diffusion de contenus de connaissance d'un groupe *spécifique* d'individus — dont la détermination repose sur un ensemble restreint de critères : les hommes d'affaires, les scientifiques, etc. — à un autre groupe comme s'effectuant sur le mode de la médiatisation et de la médiation : les médias permettent la diffusion de contenus qui, cependant, intéresseront un groupe spécifique; ce groupe en discutera en fonction d'un mode d'appropriation qui lui est propre (p. ex. : les colloques scientifiques) et à un moment donné un groupe de médiateurs se chargera d'en diffuser plus largement les contenus en les vulgarisant ou en les explicitant de manière à en rendre les propositions plus facilement assimilables par un nombre de personnes plus large que le premier groupe spécifique directement intéressé en premier lieu; ces contenus pourront alors être intégrés

³⁷ *Le juste et le vrai*, op. cit., p. 41. Cette citation est extraite de l'Introduction, et il est question dans ce passage de la présentation que fait l'auteur de ses thèses sur l'explication des croyances normatives. Or, R. Boudon ne fait aucune distinction entre les propriétés du mécanismes de l'adhésion à ces dernières croyances et aux croyances ordinaires qu'il appelle « positives » ou « assertoriques », et qui concernent d'autres objets que les valeurs morales et éthiques ou esthétiques.

³⁸ *Ibid.*, p. 69. Ce concept de transsubjectivité vise à exprimer le fait que les croyances sont diffusées et distribuées, d'une part, et qu'elles sont, d'autre part, parties prenantes d'un contexte réunissant des individus qui les adoptent.

³⁹ *Op. cit.*, chapitre 7, pp. 171-208.

comme croyance, mais les raisonnements « vernacularisés » par les médiateurs pourront entraîner que les idées originales soient tout simplement évacuées au profit d'idées douteuses.

Avec une telle théorie de la communication sociale, le concept de transsubjectivité n'a que peu de chances de revêtir un habillage hégélien. Elle lui confère en effet un contenu et une fondation sociologiques. Par contre, une telle théorie de la communication fait encore ici une large place aux processus cognitifs sans en décrire le fonctionnement autrement que par l'appel au concept de bonnes raisons qui servent à justifier, sur le plan situationnel, aux yeux des adhérents leur adhésion : si les contenus communiqués via ces mécanismes sociaux de communication sont adoptés, transformés peu ou prou en cours de processus, c'est qu'ils font sens pour les acteurs; et si tel est le cas, c'est que ceux-ci ont de bonnes raisons de les adopter en contexte qui est le leur.

La condition de la crédibilité des croyances trouvera ainsi son point d'appui, tandis que celle de l'attribution des croyances de l'Un à l'Autre sujets sociaux⁴⁰ se verra encadrée par un mécanisme indépendant de la volonté individuelle mais qui joue néanmoins un rôle de justification de ces attributions dans la mesure où il favorise la disposition des individus à ce faire.

Or, si le mécanisme communicationnel permet d'expliquer comment les contenus de croyances sont diffusés au sein d'un groupe social quelconque, et si le recours au concept de sens ou de bonnes raisons d'adhérer fournit le support méthodologique à l'explication, il n'en reste pas moins que la difficulté remarquée au début de cette section quant à ce qui a trait à l'identification des raisons justifiant l'adhésion et l'attribution des croyances à des sujets autres que soi n'est pas pour autant évacuée. R. Boudon le sait et c'est pourquoi, dans *Le juste et le vrai*, il s'en explique en ces termes :

Bref, la validité des raisons qu'on impute à un acteur s'établit de la même manière que celle de toute théorie : il faut qu'elles soient acceptables en elles-mêmes et qu'elles soient congruentes avec les faits connus. C'est pourquoi le fait que les raisons ne soient pas observables ne représente en aucune façon une difficulté insurmontable. La reconstruction des raisons invisibles qui ont inspiré les personnages historiques est un objectif essentiel de l'histoire, et elle aboutit fréquemment à des conclusions certaines : bien que l'historien ne dispose pas de témoignage direct sur ce point, il peut par exemple affirmer que, si Lénine avait alors cru que la guerre était favorable à la révolution, il ne se serait pas prononcé contre elle en 1915, ou que les révoltes des paysans français contre des droits féodaux à la fin du XVIIIe siècle provinrent plutôt de qu'ils les empêchaient de tirer profit de

⁴⁰ Thèse que Paul Ricoeur, dans *Soi-même comme un autre*, explique pour sa part grâce au concept d'ascription qu'il emprunte à Strawson (Paris : Seuil, 1990, coll. Points) mais dans la perspective éthique de l'attribution de prédicats axiologiques portant sur la reconnaissance du statut moral des personnes dans les relations interpersonnelles.

l'expansion des marchés que de ce qu'ils leur imposaient d'abandonner leur attachement au système de l'économie de subsistance⁴¹.

Ce passage, du moins dans les deux premières phrases, est ambigu dans la mesure où il y est question de l'établissement de la validité des raisons imputées à un acteur fondée sur l'acceptabilité des propositions qui la constituent et sur leur congruence avec les faits connus; alors qu'immédiatement ensuite vient l'idée de la *reconstruction* de ces mêmes raisons : comment une telle reconstruction peut-elle prétendre exprimer des contenus qui ne sont pas des données de l'analyse et en même temps revendiquer sa conformité avec les faits? Quel est le moyen par lequel l'établissement de la validité des raisons peut se réaliser? Par un ensemble de conjectures, ni plus ni moins, comme d'ailleurs les exemples empruntés à l'histoire, dans le même extrait, le démontrent. Donc, en vertu de la thèse continuiste des connaissances, les procédures d'attribution de raisons à l'adoption à des croyances à un Autre acteur que soi, se feront sur la base de la vérification de la cohérence des propositions internes et à leur congruence avec les faits : or, cela ne vient-il pas limiter le champ de l'explication aux seules raisons objectivement valables et aux croyances fondées sur des faits?

C'est le statut et le rôle de la *conjecture* qui ici sont ambigus. Si, comme le précédent extrait nous y invite, on avance que la reconnaissance des raisons de l'Autre par l'Un s'effectue fondamentalement grâce à des moyens de vérification des propositions avec les faits et de leur cohérence interne, alors la conjecture qui consiste à établir la thèse à vérifier, soit celle de la validité de ce système rationnel, revient dans les faits à établir l'organisation de l'*intentionnalité* de l'agent dont les raisons pour adopter une croyance ne sont pas observables. C'est d'ailleurs pourquoi la méthode sociologique qui démontrera en l'espèce son efficacité est celle de la *reconstruction* de ces motifs. Afin de pallier cette difficulté, R. Boudon plaidera en faveur de la fonction du contexte de l'attribution des croyances comme étant ce qui servira à l'agent d'ensemble de moyens le disposant à identifier l'information pertinente à la construction de sa conjecture. Or, ce contexte n'est pas déterminant du contenu de cette dernière, car s'y trouvent de nombreuses possibilités de construction. Les exemples qu'analyse R. Boudon à l'appui de cette thèse sont tirés des travaux de psychosociologues; et les contextes expérimentaux qui y sont étudiés essentiellement tournent autour de problèmes de raisonnements factuellement faux

⁴¹ *Le juste et le vrai, op. cit.*, pp. 256-257.

reconstruits au moyen de l'analyse propositionnelle, linguistique et conversationnelle⁴². L'indétermination du contexte est certes utile à la démonstration de la liberté de l'agence, de l'autonomie de l'agent, mais elle est également illustrative de la thèse, sur laquelle je reviendrai plus bas, de la rationalité de ce même agent. La conjecture apparaît dès lors comme l'expression de cette autonomie, mais la condition de celle-ci est l'ouverture du contexte sur le plan rationnel même si, en réalité, comme a l'a vu, celui-ci se présente plutôt comme un monde clos dans la mesure où le nombre de possibilités de formulations conjecturales est limité aux possibilités de l'environnement logique qu'il forme. L'autonomie de l'agent trouve ici la même limite que nous avons remarqué plus haut concernant plus particulièrement l'hypothèse psychologique nécessaire à la mise en forme du modèle et de la méthode d'analyse.

C'est-à-dire que les mécanismes disposant la production des conjectures visant à établir la validité des croyances d'un Autre sont des mécanismes parfaitement reproductibles grâce aux règles de la logique en tant que celle-ci est une sorte de « faculté de connaître » possédée par tous les individus. Dans ce sens, le concept de transsubjectivité doit également sa valeur à l'hypothèse psychologique incluse dans le modèle boudonnien, mais il s'y surajoute cette fois la reconnaissance de l'importance de la communication comme moyen de disposition sociale à l'intégration individuelle des contenus de croyances. Or l'adoption individuelle de ces contenus n'est pas la condition suffisante, bien qu'elle soit nécessaire, à l'émergence d'un phénomène social de croyance (collective). Il faut que cette adhésion puisse être le fait d'un certain nombre d'individus et que l'on puisse observer une certaine permanence (statistiquement mesurable ou non) de ces contenus du fait de l'observation de leur distribution. On peut observer ces deux objets d'analyse mais aucun ne pourra être expliqué si l'on ne découvre pas les raisons derrière l'adhésion des sujets. Or, autant ces raisons ne sont pas observables par les sujets situés en contexte, autant le sociologue ne peut y accéder que par le même moyen qu'eux, soit en les reconstruisant au moyen de conjectures cohérentes et congruentes avec les faits. Le concept de transsubjectivité est en ce sens un outil méthodologique supplémentaire à la compréhension du sens de croyances adoptées par les agents. Mais compte tenu du statut même de la conjecture, l'on doit se demander si la seule vérification de la cohérence des propositions validant les raisons des sujets et de leur correspondance aux faits suffit à la tâche.

⁴² Ces analyses se trouvent dans *L'art de se persuader...*, *op. cit.*, chapitre 2, pp. 67-101.

4 — La rationalité cognitive

Ce qui ressort, du moins, je l'espère, des études présentées au fil des trois précédentes sections, c'est sans doute l'intérêt fondamental de R. Boudon à établir les règles grâce auxquelles la sociologie pourrait lier entre eux des niveaux d'analyse distincts en raison de l'attention dont ils témoignent vis-à-vis des objets séparés par leur taille ou, si l'on préfère, par leur portée et leur étendue propres, et tirer de ces liens des conclusions valables sur le plan scientifique. Il s'agit, en somme, d'approfondir les liens entre les niveaux macro et micro de l'analyse sociologique en tant que ces liens expriment des vérités scientifiques sur les mécanismes des phénomènes sociaux autant que sur les modalités et les conditions de leurs transformation dans le temps⁴³.

L'objectif de l'efficacité que poursuit la méthode individualiste est dans cette perspective un objectif intrinsèquement lié à l'explication causale des phénomènes par le biais des mécanismes qui leur sont inhérents. Et la part strictement causale de l'explication de ces phénomènes revient dans les faits à la détermination des relations entre les éléments qui en composent le mécanisme, ce qui représente sans doute le problème le plus aigu de l'épistémologie de la sociologie. L'épistémologie avancée par R. Boudon s'inscrit alors parfaitement dans le paradigme ou l'économie générale d'un modèle épistémologique standard lui permettant, entre autres choses, de ne pas appuyer outre mesure sur les différenciations qui peuvent être établies entre sciences de la nature et les sciences socio-historiques, et ce, bien que des différences soient perceptibles et qu'elles ne touchent pas qu'aux particularités des objets propres à ces dernières dans leur rapport à ceux des premières.

En ce qui concerne l'explication des croyances fausses ou douteuses, nous avons vu que la méthode proposée par R. Boudon s'appuyait essentiellement sur un modèle théorique, hérité de M. Weber, celui de l'individu idéal typique auquel s'agençait un postulat de rationalité amalgamé à une hypothèse psychologique qui portait sur l'existence de procédures inférentielles ou logiques autorisant, dans des cadres logiques et épistémiques déterminant un environnement logique et cognitif particulier, l'adoption de croyances et éventuellement des comportements assignables à des individus réunis par ce même contexte dans la mesure où le sens des croyances et des

⁴³ Mario Bunge apprécie cette méthode du point de vue du schématisme systémiste qu'elle propose, in *Social Science Under Debate*, Toronto : Toronto University Press, 1999, pp 77-78.

comportements se trouvait ainsi identifié à un raisonnement particulier décrivant les (bonnes) raisons (implicites) qui servaient à justifier l'adhésion des sujets sur un mode distributif. (Le rôle de la communication sociale étant dans ce contexte d'assurer concrètement la diffusion des croyances, les *a priori* compris, dont peut ensuite témoigner l'analyse de la distribution de celles-ci au sein des groupes retenus.)

R. Boudon caractérise cette thèse comme relevant du projet de la « sociologie cognitive » en raison première de la fonction attribuée dans le modèle d'analyse qu'elle promeut aux mécanismes psychologiques de l'inférence logique naturelle. L'hypothèse psychologique dont il a été question plus haut possède un statut déterminant dans ce modèle. Non seulement elle porte sur l'*existence* des facultés individuelles de raisonner en suivant les règles reconnues de la logique classique, mais elle porte également sur la standardisation des procédures inférentielles en vertu desquelles le sociologue peut être justifié dans son projet de *reconstruction* des raisonnements subjectifs dont le but est de montrer que l'adoption de tel contenu de croyance s'explique par ce biais, qu'elle fait donc sens pour l'acteur — dont on pourrait presque dire qu'il est réduit de manière linéaire, au sens statistique du terme, à un individu quelconque possédant alors une ou des croyances quelconques — également au sens de la réduction linéaire.

Parce que les mécanismes logiques, qui constituent l'essentiel du domaine de la *cognition* utile au modèle que développe R. Boudon, sont partagés par l'ensemble des individus socialisés, ils peuvent alors être retenus aux fins de l'analyse sociologique, au même titre, d'ailleurs, que les mécanismes biologiques de la nutrition doivent être tenus en compte par exemple dans l'analyse des comportements alimentaires ou de l'économie agricole. Le concept de rationalité cognitive s'ensuit de ces observations. Je m'attarderai dans ce qui suit, premièrement à l'explication de ce concept, deuxièmement à l'analyse de son statut dans le modèle et la théorie boudonnienne.

Explication du concept de rationalité cognitive

Ce concept, à l'époque de *L'art de se persuader*, était désigné par l'expression de « rationalité subjective ». Ce n'est qu'avec *Le juste et le vrai* que l'attribut change pour mieux en préciser le sens. Quel est-il?

La notion de rationalité subjective esquisse — c'est du moins mon sentiment — un autre paradigme potentiellement plus fécond [que la vision naturaliste des croyances des sociologues modernes de la connaissance]. Ce paradigme dérive immédiatement du fait que

des raisons peuvent être bonnes et, cependant, non valides objectivement. C'est pourquoi l'acteur peu avoir de bonnes raisons de croire à des idées fausses.

Ainsi, une tâche importante de la sociologie cognitive consisterait à tenter d'identifier et de clarifier les situations typiques où les procédures mentales caractéristiques de la rationalité subjective produisent des croyances fausses. (...) ⁴⁴

Ainsi, le concept de rationalité subjective ou cognitive est défini par sa contribution à la méthode de la sociologie cognitive en ce qu'il isole un objet particulier, soit les caractéristiques de la faculté de raisonner qui produisent les croyances fausses chez les sujets. Ce concept n'a pas pour fonction d'expliquer les modes d'adhésion à de telles idées, mais les mécanismes grâce auxquels elles adviennent en tant qu'elles sont admises par les sujets : le raisonnement, dont la reconstruction aura démontré l'importance qu'y ont les *a priori* en tant que paramètres d'un environnement logique particulier, est alors vu comme une machine inférentielle dont les conclusions ne sont que l'un des aspects, le relief le plus apparent, des croyances. L'explication fournie par l'application de la méthode permet de comprendre les « bonnes raisons » qu'ont les sujets à adopter une croyance objectivement fausse, c'est-à-dire contredite par les faits ou ne leur correspondant pas entièrement. Grâce à ce concept, c'est la méthode et l'objet de la sociologie cognitive qui se voient ainsi confirmés. Mais il aura fallu construire ce concept sur les fondations que nous avons étudiées précédemment. Car il n'est question ici que de « situations typiques » et de « procédures mentales caractéristiques », qui, pour banales que paraissent de telles expressions, ne le sont aucunement car elles dérivent d'une épistémologie et d'une ontologie qui fait place à l'activité cognitive des sujets en tant qu'objet légitime de l'investigation sociologique. Or, ces situations typiques et ces procédures mentales caractéristiques décrivent des objets qu'il revient au sociologue de lier. En effet, les situations typiques ne peuvent, dans cette théorie, être autres choses que des contextes cognitifs ou des environnements logiques disposant les sujets *situés* à adopter une croyance fausse sur la base d'un raisonnement les justifiant. La détermination de bonnes raisons de croire à des croyances fausses entraîne l'identification de cet élément de transsubjectivité dont je parlais plus haut et sa caractérisation comme modèle sociologique du raisonnement individuel menant à la justification de l'adhésion des sujets à des croyances objectivement fausses sans qu'elles ne soient pour autant arbitraires ⁴⁵.

⁴⁴ *L'art de se persuader, op. cit.*, p. 392.

⁴⁵ *Le juste et le vrai, op. cit.*, p. 174.

Le statut du concept de rationalité cognitive

En tant qu'il est représentatif de procédures mentales caractéristiques, le concept de rationalité cognitive devrait alors avoir un contenu qui ne soit pas uniquement destiné à encadrer une méthode d'analyse. Cette condition est satisfaite dans la mesure où, comme on l'a vu, il permet de clarifier l'étendue de l'objet même sur lequel se penche la méthode. Mais ces balises ne seraient pas complètes en elles-mêmes si le concept ne fournissait pas d'autres éclaircissements quant à ses limites épistémologiques et à la place qu'il occupe dans l'ensemble de la théorie de la sociologie cognitive.

De façon très subtile et délicate, R. Boudon construit son concept en mobilisant certaines études de psychologie cognitive, de sociologie de la connaissance, et de théorie de l'argumentation. Les expériences des psychologues cognitifs sont comparées aux thèses des Pareto et Simmel; les conclusions auxquelles il parvient sont soupesées à la lumière des thèses de Toulmin sur l'argumentation. D'où il en résultera que le concept de rationalité cognitive reposera effectivement, comme on l'a vu, sur l'hypothèse psychologique du fonctionnement de la pensée ordinaire, mais, de plus, la mécanique inférentielle qu'il sert à décrire et à expliquer ajoutera à cette hypothèse fondamentale une dimension absente des théories psychologiques mises à l'épreuve, soit cette dimension du mécanisme argumentatif standard.

Un tel mécanisme n'est pas simple à résumer, et bien que quelques informations le concernant ont été abordées dans les passages précédents. Disons, pour l'essentiel, qu'il consiste en une structure de raisonnement exprimable logiquement. Or, le concept de rationalité cognitive laisse à la question de l'argumentation une plus large part que ne le laisse supposer cette dernière formulation. Car si la logique permet de mettre en ordre les arguments qui structurent le contenu d'une croyance, si la logique permet de montrer la rationalité des croyances en établissant la nature des liens qui unissent les arguments du contenu de la croyance, l'ensemble de ces arguments forment, bien entendu, une argumentation qui en elle-même, pour convaincante qu'elle soit aux yeux du sujet, n'en possède pas moins une caractéristique qui presque à elle seule fonde la prétention de l'explication de la valeur négative de la croyance : l'argumentation, en effet, fait appel à l'induction comme moyen non seulement de généralisation de certaines prémisses argumentatives, mais aussi comme ce par quoi il advient qu'une croyance peut être fautive eu égard aux faits mais crédible eu égard aux motifs qu'elle mobilise. C'est que, ici

encore, l'induction est présentée comme principe général du raisonnement tant scientifique qu'ordinaire. Loin de vouloir débattre de la valeur philosophique de l'induction comme moyen de découverte scientifique ou autrement, R. Boudon montre que les expériences de psychologie cognitive illustrent que les sujets expérimentaux ne réfléchissent pas autrement lors de ces expériences qu'en n'importe quelle autre situation. En un mot, l'inférence inductive ferait partie de l'arsenal argumentatif courant en science comme dans la vie courante dans la mesure où le principe de l'induction, un principe qui contribue à organiser la connaissance, constitue le principal *a priori* sur lequel le sujet aurait tendance à appuyer son argumentation afin de justifier sa croyance. Et cela n'est pas sans conséquences sur le statut théorique du concept de rationalité cognitive, puisqu'il vise dès lors à incorporer à la méthode de la sociologie cognitive un instrument d'analyse grâce auquel il devient possible de mieux comprendre la mise en relation des différents arguments qui entraînent ou plutôt justifient l'adoption d'une croyance fausse.

Ce qui fait que le concept de rationalité cognitive possède un statut central dans la théorie. Grâce à lui, le concept méthodologique de « bonnes raisons » (subjectives) de croire telle ou telle autre croyance fausse ou douteuse acquiert un contenu qui en fait un concept apte à guider le travail de l'analyse sociologique, en raison de sa composition dont nous avons vu qu'elle était liée en majeure partie à une théorie de l'individualisme méthodologique; tandis que le concept de rationalité cognitive propose une théorie de l'objet de l'analyse sociologique en plus de compléter les avancées méthodologiques du précédent en l'insérant dans un cadre plus large favorisant l'explication rationnelle des phénomènes transsubjectifs de croyances fausses ou douteuses.

En guise de conclusion

Le modèle de la sociologie cognitive développé par R. Boudon a pour ambition notable de surmonter la difficulté, classique en sociologie, de l'explication des croyances fausses ou douteuses. Il s'agit d'un modèle d'analyse de ces croyances grâce auquel le sociologue pourra, dans le respect des normes épistémologiques en vigueur dans les sciences humaines et sociales, s'en tenir à des objectifs rigoureusement définis et à une méthode dont l'efficacité est stipulée et défendue avec autant de rigueur.

Toutefois, quelques difficultés épistémologiques auront surgi au cours de notre survol des thèses boudoniennes. En particulier, la modélisation de l'individu idéal typique à partir d'un concept de

fonction mal adapté à ses visées aura cependant été l'occasion de préciser, au delà du sujet immédiat qui a motivé cette recherche, le sens du concept d'individu idéal typique comme l'équivalent du concept d'agrégation des actions, si tant est que l'on revoie la formulation du modèle proposé par R. Boudon.

On a pu alors, après un certain défrichage des textes de R. Boudon sur le sujet, voir à quels éléments tenait la construction des concepts de transsubjectivité et de rationalité cognitive qui faisaient l'objet de ce texte. À partir du modèle de l'individu idéal typique d'inspiration weberienne, ces concepts se sont formés par l'ajout d'une importante thèse sur le fonctionnement et le développement des connaissances, développant un théorème de la continuité entre les connaissances ordinaires et les connaissances scientifiques à partir duquel il était ensuite permis de déduire les règles de l'inférence normale ou ordinaire à l'œuvre dans le raisonnement du sujet le portant à justifier l'adoption des croyances fausses ou douteuses qui sont les siennes. L'hypothèse psychologique permettait de dessiner le profil d'un sujet connaissant utilisant les ressources de la logique dans une forme argumentative consacrant divers contenus grâce auxquels il devenait ensuite possible de comprendre les raisons, les « bonnes raisons », justificatrices de l'adhésion aux croyances du sujet.

Le centre de la thèse de R. Boudon se trouve là, situé à l'endroit même où se déploie le concept de « bonnes raisons » dans la méthodologie de l'analyse sociologique des phénomènes de fausses croyances. Décrire au moyen de l'argumentation reconstruite par l'analyste les mécanismes par lesquels le sujet se représente les raisons d'adopter une croyance fausse, c'est expliquer le fonctionnement d'un mécanisme cognitif dont il serait permis d'en étendre la possession à tout individu empirique normalement constitué. L'hypothèse psychologique aménagée par R. Boudon non seulement complète le modèle initial de l'individu idéal typique, mais en raison de son parti pris ontologique favorise la généralisation à tout individu : l'argument démontrant l'efficacité du modèle porte, par une sorte de long *modus tollens*, sur l'incapacité des théories habituelles de la sociologie de la connaissance et de la psychologie cognitive à expliquer rationnellement ce qui leur paraît devoir davantage à des recours irrationnels de la part des chercheurs que d'une recherche positive du sens des adhésions à des idées qui sont contredites par les faits mais auxquelles tiennent néanmoins les sujets.

Or, s'agit-il pour autant d'une théorie cognitiviste? Certes, les réponses à cette question peuvent varier selon que l'on adopte, par exemple, les positions philosophiques et épistémologiques d'un Minski ou, par opposition, d'un Newell. N'importe. La question demeure cependant d'une certaine importance, ne serait-ce que parce que l'hypothèse de la validité d'une sociologie se réclamant du cognitivisme relève encore du défi, exaltant, certes, mais dont l'issue est encore incertaine. Au moins, la philosophie mécaniciste qui se profile derrière le cognitivisme, et son réductionnisme aux axiomatiques informationnelles, ne sont pas ici des traits qui se remarquent. Bien sûr, le cognitivisme de R. Boudon pourrait être qualifié de *soft*, dans la mesure où le mécanicisme non réductionniste qui s'y retrouve n'est pas posé à partir d'un postulat épistémologique, mais à partir d'un postulat méthodologique; c'est-à-dire que le mécanicisme boudonnien ne me semble pas supporter *sub parte* une théorie de l'apprentissage ou du développement des connaissances, même si on y trouve le postulat de l'autonomie de l'agence dans son rapport au contexte cognitif dans lequel il se trouve situé. Son mécanicisme est à mon avis en phase avec les normes épistémologiques en vigueur, en ce que ces normes stipulent, en particulier, que l'*explication* scientifique trouve son efficace dans l'illustration des liens structuraux qui relient entre eux les éléments d'un phénomène quelconque. Et son mécanicisme n'est pas réductionniste dans la mesure où, par exemple, l'hypothèse psychologique retenue complète le modèle de l'individu idéal typique en lui conférant des capacités d'ordonner entre eux divers contenus de croyances, plutôt qu'il n'y réduit le modèle à cette seule faculté — on peut la qualifier d'hypothèse auxiliaire, au sens de Hempel.

Les pistes ouvertes par la sociologie cognitive sont fort nombreuses et, encore une fois, elles tendent à définir un tout nouveau domaine de recherche sociale. En plus de régler la difficulté de la sociologie à expliquer adéquatement les phénomènes de croyance collective ou de représentation sociale, ou du moins d'en proposer des solutions qui soient parmi les plus sérieuses, elle ajoute à l'épistémologie des sciences sociales quelque chose qui pourrait permettre non pas d'unifier, comme dans un beau grand rêve positiviste, les sciences sociales et humaines sous une seule théorie générale, mais plutôt ce qui d'ores et déjà permet d'entrevoir les conditions sous lesquelles certains éléments de la psychologie cognitive et certains autres de la sociologie pourraient éventuellement se compléter eu égard à certains objectifs théoriques bien cernés.

Dernière remarque, en terminant. Je crois que la sociologie cognitive telle qu'elle s'est développée depuis quelques années, en France particulièrement, a mal défini son programme, se vouant dans bien des cas à des études de contenus de textes qui se rapprochent davantage d'un sociosémiologie que d'une sociologie des phénomènes de croyances collectives, fussent-elles fausses ou non. Le problème des orientations de ce programme est celui du piège rationaliste dans lequel les théoriciens ont tendance, bien malgré eux sans doute, à tomber, aidés en cela par une forte tradition de recherche universitaire et académique qui promeut souvent l'essai brillant au détriment de la contribution à la connaissance de l'empirie. Problème que remarquait en son temps L. Goldmann et qui, quoi qu'en diront certains, aura fourni les premières armes à un projet de sociologie cognitive en particulier à partir de sa rencontre et de sa confrontation aux œuvres de Piaget comme à l'homme lui-même. Non que je veuille reprendre les thèses goldmanniennes de l'épistémologie génétique appliquée à la sociologie, mais celles-ci traçaient, souvent naïvement ou par abus de rhétorique sociologiste, quelques chemins de traverses sur lesquels peu se sont rendus par la suite. Elles avaient au moins l'avantage d'identifier les embûches élevées par le réflexe structuralo-linguistique en vigueur à une certaine époque et d'en prévenir le chercheur.

Bibliographie

- ALEXANDER, Jeffrey, *Structure and Meaning : Relinking Classical Sociology*, New York, : Columbia University Press, 1989, 258 p.
- ARMSTRONG, D.M., MALCOLM, Norman, *Consciousness and Causality*, Oxford : Basil Blackwell, 1984, 222 p.
- BERTHELOT, Jean-Michel, *Les vertus de l'incertitude. Le travail de l'analyse dans les sciences sociales*, Paris : Presses Universitaires de France, 1996, coll. Sociologie d'aujourd'hui, 271 p.
- BLOCK, Ned, FLANAGAN, Owen, GÜZELDERE, Güven (eds), *The Nature of Consciousness. Philosophical Debates*, Cambridge (Mass.) : MIT Press, 1999 (1997), 843 p.
- BOUDON, Raymond, *La Logique du social. Introduction à l'analyse sociologique*, Paris : Hachette, 1979, coll. Pluriel, 333 p.
- BOUDON, Raymond, *La place du désordre. Critique des théories du changement social*, Paris : Presses Universitaires de France, 1990 (1981) coll. Quadrige, 245 p.
- BOUDON, Raymond, *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris : Seuil, 1992, coll. Points, 331 p.
- BOUDON, Raymond, *L'art de se persuader des idées douteuses fragiles ou fausses*, Paris : Seuil, 1992 (1990) coll. Points, 459 p.
- BOUDON, Raymond, *Le juste et le vrai. Études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*, Paris : Fayard, 1995, 575 p.
- BOUDON, Raymond, BOUVIER, Alban, CHAZEL, François (sous la direction de), *Cognition et sciences sociales*, Paris : Presses Universitaires de France, 1997, coll. Sociologies, 281 p.
- BOUDON, Raymond, « La « rationalité axiologique » : une notion essentielle pour l'analyse des phénomènes normatifs », in *Sociologie et Société, L'interdisciplinarité ordinaire. Le problème des disciplines en sciences sociales*, Vol. XXXI, numéro 1, Montréal : Presses de l'Université de Montréal, printemps 1999, pp 103-118.
- BOUVIER, Alban, *L'argumentation philosophique. Étude de sociologie cognitive*, Paris : Presses Universitaires de France, 1995, coll. Sociologies, 248 p.
- BUNGE, Mario, *Social Science Under Debate*, Toronto : University of Toronto Press, 1998, 538 p.
- BUNGE, Mario, *Finding Philosophy in Social Science*, New Haven and London : Yale University Press, 1996, 432 p.
- BUNGE, Mario, *Épistémologie*, Paris : Maloine S.A. Éditeur, 1983, 285 p.
- BUNGE, Mario, *Method, Model and Matter*, Dordrecht : D. Reidel, 1973, 196 p.
- CIBOIS, P., *L'analyse des données en sociologie*, Paris : Presses Universitaires de France, 1990.
- COHEN, Philip R., MORGAN, Jerry, POLLACK, Martha E., *Intentions in Communications*, Cambridge : M.I.T. Press, 1990, 508 p.
- CREVIER, Daniel, *À la recherche de l'intelligence artificielle*, Paris : Flammarion, 1997, coll., Champs, 439 p.
- DOISE, Willem, PALMONARI, Augusto (sous la direction de), *L'étude des représentations sociales*, Neuchâtel, Paris : Delachaux et Niestlé, 1986.
- DRETSKE, F., *Knowledge and the Flow of Information*, Cambridge, (Mass.) : M.I.T. Press, 1981, 273 p.
- DREYFUS, Hubert L. (Editor), Husserl, *Intentionality and Cognitive Science*, Cambridge (Mass.) : M.I.T. Press., 1984, 360 p.

- DURKHEIM, Émile, *Sociologie et philosophie*, Paris : Presses Universitaires de France, 1996, collection Quadrige, 143 p.
- DURKHEIM, Émile, *Leçons de sociologie*, Paris : Presses Universitaires de France, 1995, coll. Quadrige, 245 p.
- DURKHEIM, Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris : Flammarion, 1988, coll. Champ, 255 p.
- ELIAS, Norbert, *La société des individus*, Paris : Fayard, 1991, coll. Agora, 301 p.
- FERRÉOL, Gilles, DEUBEL, Philippe, *Méthodologie des sciences sociales*, Paris : Armand Colin, 1993, (coll. Cursus), 192 p.
- FISHER, Gustave-Nicolas, *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, Paris : Dunod, 1996 (deuxième édition), 226 p.
- FODOR, Jerry A., *The Language of Thought*, New York : Cromwell, 1975, 214 p.
- FRANCK, Robert (sous la direction de), *Faut-il chercher aux causes une raison ? L'explication causale dans les sciences humaines*, Paris : Librairie Philosophique J. Vrin, 1994, 447 p.
- GILBERT, Margaret, *On Social Facts*, Princeton : Princeton University Press, 1992, 521 p.
- GOLDMANN, Lucien, *Structures mentales et création culturelle*, Paris : Éditions Anthropos, 1970, coll 10/18, 436 p.
- HAACK, Susan, *Manifesto of a Passionate Moderate*, Chicago : University of Chicago Press, 1998, 223 p.
- HAACK, Susan, *Evidence and Inquiry. Towards Reconstruction in Epistemology*, Cambridge (Mass.) : Blackwell Publishers inc., 1993, 259 p.
- HEMPEL, Carl, *Éléments d'épistémologie*, Paris : Armand Colin, 1972 (1996, 2000), coll. Cursus, 184 p.
- HIMMELSTRAND, Ulf, *Interfaces in Economic and Social Analysis*, London : Routledge, 1992, 318 p.
- HOLLAND, John H., HOLYOAK, Keith J., NISBETT, Richard E., THAGARD, Paul R., *Induction. Processes of Inferences, Learning and Discovery*, Cambridge : M.I.T. Press, 1989, 385 p.
- MERTON, Robert K., *Social Theory and Social Structure*, New York : The Free Press (enlarged edition), 1968, 702 p.
- NADEAU, Robert, « Sur l'antiphysicalisme de Hayek. Essai d'élucidation », in *Philosophie Économique*, N°3, 2001/1.
- NADEAU, Robert, « Sur la méthode individualiste et compositionnelle des sciences sociales », in *Cahiers d'épistémologie*, Groupe de recherches en épistémologie comparée, Département de philosophie de l'UQAM, n° 8808, octobre 1988.
- ÖSTERBERG, Dag, *Metasociology*, Oslo : Norwegian University Press, 1988, 271 p.
- PASSERON, Jean-Claude, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris : Nathan, 1991, coll. Essais et Recherches, 408 p.
- POJMAN, Louis P., *The Theory of Knowledge. Classical and Contemporary Readings*, New York : Wadsworth Publishing Company, 1999, 643 p.
- RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1990, coll. Points, 425 p.
- SEARLE, John R., *Mind, Language and Society. Philosophy in the Real World*, New York : Basic Books, 1999, 175 p.
- SEARLE, John R., *The Construction of Social Reality*, New York : The Free Press, 1995, 241 p.
- SEARLE, John R., *The Rediscovery of the Mind*, Cambridge (Mass.) : M.I.T. Press, 1992, 270 p.

- SHEAR, Jonathan (ed.), *Explaining Consciousness : The Hard Problem*, Cambridge (Mass.) : M.I.T. Press, 1997, 372 p.
- SPERBER, Dan, WILSON, Deirdre, *La pertinence : communication et cognition*, Paris : Éditions de Minuit, 1989, 397 p.
- SPERBER, Dan, *La contagion des idées*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1996, 245 p.
- WEBER, Max, *Économie et société*, Paris : Plon, 1971, 2 t.
- ZALTA, Edward N., *Intensional Logic and the Metaphysics of Intentionality*, Cambridge : M.I.T. Press, 1988, 256 p.

NUMÉROS RÉCENTS

- François Blais** : *L'allocation universelle et la réconciliation de l'efficacité et de l'équité* (No. 9901);
Michel Rosier : *Max U versus Ad hoc* (No. 9902);
Luc Faucher : *Émotions fortes, constructionnisme faible et éliminativisme* (No. 9903);
Claude Panaccio : *La philosophie analytique et l'histoire de la philosophie* (No. 9904);
Jean Robillard : *L'analyse et l'enquête en sciences sociales : trois problèmes* (No. 9905);
Don Ross : *Philosophical aspects of the Hayek-Keynes debate on monetary policy and theory, 1925-1937* (No. 9906);
Daniel Vanderveken : *The Basic Logic of Action* (No. 9907);
Daniel Desjardins : *Aspects épistémologiques de la pensée de J.A. Schumpeter* (No 9908);
Daniel Vanderveken : *Success, Satisfaction and Truth in the Logic of Speech Acts and Formal Semantics* (No 9909);
Luc Faucher : *L'histoire de la folie à l'âge de la construction sociale: Étude critique de L'âme réécrite de Ian Hacking* (No 9910);
Jean-Pierre Cometti : *Activating Art followed by « Further remarks on art and "arthood" in contemporary French aesthetics »* (No 9911);
Daniel Vanderveken : *Illocutionary Logic and Discourse Typology* (No 9912);
Dominique Lecourt : *Sciences, mythes et éthique* (No 2001);
Claude Panaccio : *Aquinas on Intellectual Representation* (No 2002);
Luc Faucher, Ron Mallon : *L'autre en lui-même : psychologie zombie et schizophrénie* (No 2003) ;
Luc Faucher, Pierre Poirier : *Psychologie évolutionniste et théories interdomaines* (No 2004) ;
Christian Arnsperger : *De l'altruisme méthodologique à l'animisme transcendantal : le capitalisme comme pathologie du corps et de l'âme* (No 2005) ;
Claude Panaccio : *Subordination et singularité. La théorie ockhamiste des propositions singulières* (No 2006) ;
Philippe Nemo : *Miettes pour une philosophie de l'histoire post-historiciste* (No 2007);
Pierre Milot : *Nuages interstellaires déformés par des jets de matière – Culture scientifique et culture littéraire* (No 2008);
Michel B. Robillard : *Temps et rationalité selon Jean-Pierre Dupuy : critique et solution de rechange* (No 2009);
Benoit Godin, Yves Gingras : *The Experimenter's Regress : From Skepticism to Argumentation* (No 2010);
Yves Gingras : *What Did Mathematics Do to Physics?* (No 2001-01);
Daniel Vanderveken : *Formal Ontology and Predicative Theory of Truth. An Application of the Theory to the Logic of Temporal and Modal Propositions* (No 2001-02);
Peter J. Boettke, John Robert Subrick : *From the Philosophy of Mind to the Philosophy of the Market* (No 2001-03);
Robert Nadeau : *Sur l'antiphysicalisme de Hayek. Essai d'élucidation* (No 2001-04);
Steven Horwitz : *Money and the Interpretive Turn : Some Considerations* (No 2001-05);
Richard Hudson, Gisèle Chevalier: *Collective Intentionality in Finance* (No 2001-06);
Carlo Benetti: *Smith et les mains invisibles* (No 2001-07);
Michel B. Robillard: *Compte rendu critique de Cognitive Adaptations for Social exchange de Leda Cosmides et John Tooby* (No 2001-08);
Maurice Lagueux: *What does rationality mean for economists ?* (No 2001-09);
Gérard Duménil et Dominique Lévy: *Vieilles théories et nouveau capitalisme: Actualité d'une économie marxiste* (No 2001-10);
Don Ross: *Game Theory and The New Route to Eliminativism About the Propositional Attitudes* (No 2001-11);
Roberto Baranzini: *Le réalisme de Walras et son modèle monétaire* (No 2001-12);
Paul Dumouchel: *Règles négatives et évolution* (No 2002-01);
Jean Robillard: *La transsubjectivité et la rationalité cognitive dans la méthode de la sociologie cognitive de Raymond Boudon* (No 2002-02).

Les numéros parus à compter de l'année 1996 peuvent être téléchargés en format PDF à partir du site Internet du département de philosophie de l'UQAM [<http://www.philo.uqam.ca>]. On y trouvera également la liste complète de tous les numéros parus depuis le début de la collection en 1981.